

COMME LE PARFUM DU NARD

ENNIO APECITI

COMME LE PARFUM
DU NARD

*Biographie du Bienheureux
Mgr Louis Biraghi*

Préface
de Mgr Denis Tettamanzi
Cardinal Archevêque de Milan

Illustration de couverture :
Portrait de Mgr Louis Biraghi
(Castellana - Cernusco sur Naviglio)

Traduction de l'italien : Vittoria Bertoni
et Marina Walpot
Graphisme : Stefano Ferrari

Editions des Sœurs de Sainte Marcelline

*Aux candidats 2006
et à leur camarade,
Alexandre Galimberti,
qui, du ciel, concélébre l'Eucharistie*

Préface

Comme le parfum du nard est dédié à la vie et à la spiritualité de Mgr Louis Biraghi qui, depuis le 30 avril 2006, est vénéré parmi les bienheureux de l'Eglise ambrosienne.

L'auteur, que j'ai eu l'honneur d'avoir comme élève — l'abbé Apeciti ou Don Ennio, comme il préfère être appelé par ses amis et ses professeurs — aime présenter les biographies des personnes, dont le Saint-Père décrète la béatification ou la canonisation, à partir d'une page de l'Evangile.

Ce n'est donc pas le fruit du hasard qu'il ait intitulé *Donner sa vie* la biographie de l'abbé Louis Monza, lui aussi proclamé bienheureux le 30 avril 2006.

Pour ma part, je suis fort reconnaissant envers Don Ennio pour avoir donné un tel fondement évangélique aux vies de nos bienheureux et de nos saints.

Ce faisant, il nous rappelle que toute béatification se propose, non seulement d'exalter le nouveau bienheureux, mais aussi d'offrir le témoignage de sa vie comme un don venant de Dieu.

Le témoignage de vie du bienheureux Biraghi est né d'ici-bas, de chez nous ses frères, et s'est épanoui au sein du peuple de Dieu, l'Eglise, qu'il a profondément aimée et servie par son ministère sacerdotal. La réputation de

sainteté est le signe incontestable que l'exemple de vie d'un saint naît d'ici-bas. S'il en était autrement, pourquoi les gens trouveraient-ils que le bienheureux est si proche de leur mode de vie, pourquoi le percevraient-ils comme un ami à qui faire confiance, une référence et un chrétien authentique à imiter ? La réputation de sainteté est un mystère, car elle est une manifestation de l'Esprit : il n'est pas aisé de mesurer à quel point elle peut grandir et se répandre à travers le temps et l'espace. D'ailleurs Jésus lui-même l'a dit : « Il en est du règne de Dieu comme d'un homme qui jette le grain dans son champ : nuit et jour, qu'il dorme ou qu'il se lève, la semence germe et grandit, il ne sait comment » (Marc 4.26-27).

La réputation de sainteté est un fait incontestable : celui qui est chargé de l'examiner doit s'y soumettre, car la volonté de Dieu se manifeste, aussi bien par la voix du peuple que par sa Parole.

On comprend alors pourquoi le témoignage de vie de tout bienheureux est un don soumis au discernement de l'Eglise. C'est à elle que revient la tâche d'en certifier l'authenticité. C'est ce qu'on appelle un procès de béatification, dont la rigueur ne vise qu'à un seul but : garantir la vérité, puisque Dieu est Vérité et qu'Il ne peut tolérer ni le mensonge, ni la tromperie. Nous aussi, qui croyons en Jésus Christ, sommes appelés à la vérité, comme l'apôtre nous le rappelle : « En vivant selon la vérité dans la charité, nous grandirons de toutes manières vers Celui qui est la Tête, le Christ » (Ephésiens 4, 15).

Par son action de discernement de la sainteté, l'Eglise vise la vérité : elle la cherche consciencieusement et avec sérénité, convaincue que personne ne peut l'étouffer, si ce n'est que pour un bref instant. La vérité triomphe toujours, grâce à cette force intérieure qui l'habite, comme le Concile l'a déclaré : « La vérité ne s'impose que par la

force de la vérité elle-même, qui pénètre l'esprit avec autant de douceur que de puissance » (*Dignitatis humanae*, n. 1).

Il est bon aussi de rappeler que tout bienheureux est un don venant d'en haut. Pour cette raison Jean Paul II a exigé un miracle pour toute béatification ou canonisation. Une raison bien évidente, quand on réfléchit à ce que le miracle représente : un signe exceptionnel et extraordinaire lié à la prière et à l'intercession. Le miracle nous ouvre à la perception de la présence de Dieu, de sa proximité de l'homme, de sa bienveillance. Le miracle est possible, car nous croyons aux paroles de Jésus : « Venez à moi, vous tous qui peinez sous le poids du fardeau, et moi, je vous procurerai le repos » (Matthieu 11, 28). Dieu veut le bonheur de l'homme et sa réussite dans le monde. Il a créé l'homme, non pas pour la douleur, mais pour la joie, non pas pour la mort mais pour la vie ; les miracles et les guérisons en témoignent. Dieu ne veut pas la mort, mais la vie (cf. Ezéchiel 18,23). Il a créé l'homme, non pour la mort mais pour l'immortalité : « Dieu a créé l'homme pour une existence impérissable », car « il l'a fait à l'image de sa propre nature » (cf. Sagesse 2, 23).

Dieu appelle, donc, tout homme à la sainteté. L'Eglise cherche dans le miracle un signe tangible qui lui fournisse la certitude, dans la mesure du possible, que, lorsqu'elle proclame un nouveau bienheureux ou un nouveau saint, elle obéit à Dieu, en accueillant le don que Dieu lui-même offre à la communauté des croyants et à l'humanité tout entière.

Bien plus : tout bienheureux est un don et un exemple choisi parmi nous ; il est fils de sa terre d'origine et lié à la communauté ecclésiale dans laquelle sa sainteté s'est épanouie et a grandi.

Mgr Biraghi est donc un don de Dieu pour nous tous, enfants de cette Eglise ambrosienne, forgée et marquée par la sainteté d'Ambroise et son zèle apostolique.

Nous pourrions en dire autant de tous ces innombrables bienheureux qui, si proches de notre temps, continuent d'enrichir l'histoire de sainteté de notre Eglise de Milan. Le temps même de la béatification de Mgr Biraghi est un signe. Pourquoi la Providence a-t-elle voulu qu'il soit béatifié à notre époque, alors que sa mort est survenue le 11 août 1879 ? Oui, sa béatification est un signe, qui confirme ce que Jean Paul II répétait souvent et qu'il a résumé, par une phrase, dans sa Lettre *Operosam Diem*, adressée à notre diocèse le 1^{er} décembre 1996, à l'occasion du seizième centenaire de la mort de saint Ambroise : « C'est le propre des saints, en effet, de rester mystérieusement contemporains de chaque génération grâce à leur profond enracinement dans l'éternel présent de Dieu. »

Mgr Biraghi a donc quelque chose à dire à nous tous, les ambrosiens de ce nouveau millénaire. Je pense aux prêtres, dont il fut l'éducateur et le formateur. Je pense aux laïcs, à toutes ces femmes qu'il se chargea d'éduquer en fondant les Marcellines. Je pense à ses religieuses : qu'est-ce que le fondateur d'un Institut, qui s'est répandu au-delà de l'Océan, peut bien leur dire ? Je pense à tous ces hommes de lettres dont il fit partie et parmi lesquels il n'était sûrement pas le moindre. Ses études lui ont permis de retrouver le lieu du tombeau d'Ambroise et de ses deux protecteurs, les martyrs Gervais et Protais. Grâce à Don Ennio nous pouvons percevoir toute l'actualité du charisme dont Mgr Biraghi nous fait cadeau depuis sa béatification solennelle, décrétée par Benoît XVI.

Lors de la XX^e Journée Mondiale de la Jeunesse, en août 2005, le Saint-Père adressa aux jeunes, venus à Cologne, des paroles touchantes et pleines de ferveur. Pendant la veillée suggestive du samedi soir, il parla aux jeunes des Rois Mages en les présentant comme les premiers d'une foule de saints qui ont traversé l'histoire de l'humanité : « C'est le grand cortège des saints — connus ou inconnus —, par lesquels le Seigneur, tout au long de l'histoire, a ouvert devant nous l'Evangile et en a fait défiler les pages ; c'est la même chose qu'il est en train de faire maintenant. Dans leur vie, comme dans un grand livre illustré, se dévoile la richesse de l'Evangile. Ils sont le sillon lumineux de Dieu, que Lui-même, au long de l'histoire, a tracé et trace encore. [...] Les bienheureux et les saints ont été des personnes qui n'ont pas cherché obstinément leur propre bonheur, mais qui ont simplement voulu se donner, parce qu'ils ont été touchés par la lumière du Christ. Ils nous montrent ainsi la route pour devenir heureux, ils nous montrent comment parvenir à être des personnes épanouies. Dans les vicissitudes de l'histoire, ce sont eux, les saints, qui ont été les véritables réformateurs qui, bien souvent, ont fait sortir l'histoire des vallées obscures dans lesquelles elle court toujours le risque de s'enfoncer à nouveau ; ils l'ont illuminée chaque fois que cela était nécessaire, pour donner la possibilité d'accepter — parfois dans la douleur — la parole prononcée par Dieu au terme de l'œuvre de la création : “Cela est bon”. »

Ce sont des paroles chères au pape Benoît XVI qui les a reprises de façon synthétique dans sa première encyclique *Deus Caritas est* du 25 décembre 2005 : « les saints sont les vrais porteurs de lumière dans l'histoire, parce qu'ils sont des hommes et des femmes de foi, d'espérance et d'amour » (n.40).

Les saints et les bienheureux sont de véritables révolutionnaires qui réalisent l'unique révolution aboutissant au succès : la révolution de l'Amour, celle que Dieu depuis toujours demande à l'homme pour vaincre son égoïsme et sa résignation, celle qui lui permet de déployer les ailes d'aigle qu'Il lui a données pour s'envoler vers Lui, Soleil divin.

Dieu Lui-même désire que les hommes aspirent ardemment à Lui. Il le proclame tout au long de l'histoire de son alliance fidèle et immuable. Du temps de l'ancien Israël jusqu'au peuple de ses « amis » et « frères », l'invitation est constante : « vous serez saints, car moi, votre Dieu, je suis saint » (Lévitique 11, 45) ; « Soyez parfait comme votre Père céleste est par-fait » (Matthieu 5, 48) ; « La volonté de Dieu, c'est que vous viviez dans la sainteté » (1 Th 4, 3).

C'est la grande mission que Jean Paul II confiait à l'Eglise du troisième millénaire par sa lettre *Novo millennio ineunte* : « Tout d'abord je n'hésite pas à dire que la perspective dans laquelle doit se placer tout le cheminement pastoral est celle de la sainteté [...] Il est temps de proposer de nouveau à tous, avec conviction, ce "haut degré" de la vie chrétienne ordinaire : toute la vie de la communauté ecclésiale et des familles chrétiennes doit mener dans cette direction » (n.30).

Ainsi sommes-nous tous engagés sur cette route tortueuse, conscients que notre parcours sera jalonné d'obstacles, mais également de paix, de joie et des sourires, le sourire des saints qui nous encouragent, nous enivrent de leur parfum, nous donnent la force d'aller jusqu'au bout, là où ils nous attendent. Mgr Biraghi est l'un de ces guides qui ne se lassent pas de nous encourager. Comme tous les saints, il est un révolutionnaire de Dieu, un homme passionné de l'Evangile.

Don Ennio a choisi le parfum du nard comme symbole éloquent, comme image capable d'éclairer la personnalité et la spiritualité de ce bienheureux prêtre ambrosien.

Le parfum du nard est le parfum de l'amour, écrit Mgr Apeciti dans un passage de son livre. Par cette phrase simple, mais efficace, il saisit la personnalité de Mgr Louis Biraghi au cœur d'un siècle tourmenté comme le fut le XIX^e siècle. Bien que peiné par les soucis de la vie quotidienne, comme nous le sommes d'ailleurs tous, Mgr Biraghi sut faire face aux difficultés sans anxiété, ni excessive préoccupation ; au contraire, il les affronta avec la patience et la douceur que le Seigneur Jésus recommande : « Regardez les oiseaux du ciel : ils ne font ni semailles et ni moisson, ils ne font pas de réserves dans les greniers, et votre Père céleste les nourrit [...]. Observez comment poussent les lys des champs : ils ne travaillent pas [...]. Ne vous faites donc pas tant de soucis [...]. A chaque jour suffit sa peine [...]. Cherchez d'abord le Royaume des Cieux et sa justice : et tout cela vous sera donné par surcroît » (Matthieu 6, 25-34).

Le parfum du nard se répand dans la maison de Marthe et Marie et de leur frère Lazare. Le parfum du nard est le parfum de l'amour qui se répand, même parmi toutes ces personnes qui parfois créent des obstacles au chemin de l'amour ou qui ont de la peine à le comprendre. C'est le cas de Judas, qui observant d'un oeil cynique le geste magnifique de Marie, ne le comprend pas et le considère un gaspillage, un hommage exagéré, une expression d'amour excessif à l'égard de Jésus que lui, Judas, a peut-être déjà renié dans son cœur.

Amor diffusivum sui, disaient les Pères de l'Eglise et les théologiens. Il est bon, donc, que Don Ennio ait terminé la biographie du bienheureux Mgr Louis Biraghi,

en l'ouvrant, en l'élargissant et en la projetant vers le futur.

A la fin de son livre, Don Ennio nous offre la prière et le témoignage d'un jeune séminariste, Alexandre Galimberti, que le Seigneur a appelé au sacerdoce éternel, avant qu'il puisse le recevoir ici-bas sur terre.

Je me souviens d'Alexandre : j'étais allé lui rendre visite à l'hôpital quelques jours après mon entrée dans le diocèse de Milan et j'avais décidé de l'admettre au diaconat et au sacerdoce. Sa maladie avait déjà bien progressé, lorsqu'un jour, en le rencontrant, il me donna une copie de la prière que nous retrouvons à la fin de ce livre. Elle s'intitule *Le pot de nard*. C'est ce qu'il voulait être pendant sa maladie si douloureuse.

Le jeune Alexandre croyait au parfum du nard, au parfum de l'amour qu'il voulait consacrer à son Seigneur. A présent, il le respire dans le royaume céleste de la lumière ; là le nard de l'amour envahit et comble le cœur de tous les bienheureux.

Deux siècles séparent Mgr Louis Biraghi d'Alexandre Galimberti, mais leur idéal est le même. D'un côté, un prêtre formateur ; de l'autre, un jeune en cours de formation, mais déjà ouvert à l'esprit de charité, au don total, qui est à la base de toute vocation sacerdotale.

Ainsi pouvons-nous continuer à espérer qu'il y aura toujours quelqu'un dans ce monde, dont l'Eglise est l'âme, qui, versant le flacon de son nard pour amour du Christ, envahira le monde du parfum de son amour.

+ Card. Denis Tettamanzi
Archevêque de Milan

Introduction

« Les Saints sont les amis de Dieu. » Ainsi s'exprimait Benoît XVI dans l'homélie de la messe inaugurale de son ministère pétrinien, le 24 avril 2005. Les saints ne nous laissent pas seuls, ils nous entourent, ils nous accompagnent et nous rappellent que nous aussi, comme eux, participons à la vie divine : il nous faut seulement attendre d'en faire pleinement l'expérience.

Dans cette même homélie, Benoît XVI affirmait : « Nous sommes tous la communauté des saints, nous, les baptisés au nom du Père, du Fils et du Saint Esprit, nous qui vivons du don de la chair et du sang du Christ, par lesquels il a voulu nous transformer et nous rendre semblables à Lui. »

Nous sommes tous, donc, appelés à cette amitié singulière et étonnante, qui, seule, peut nous rendre “vraiment libres” (Jean 8, 36) et “comblés de joie” (Jean 15, 11), de la vraie joie ! La sainteté, qui consiste à vivre en amitié avec Jésus, nous rend enthousiastes et nous libère de toute peur.

Pendant cette homélie solennelle, le Pape Benoît XVI ajoutait : « Dans cette amitié, seulement s'ouvrent tout grand les portes de la vie. Dans cette amitié seulement se dévoilent réellement les grandes potentialités de la condition humaine. Dans cette amitié seulement nous faisons l'expérience de ce qui est beau et de ce qui libère.

Ainsi aujourd'hui, je voudrais, avec une grande force et une grande conviction, à partir d'une longue expérience de vie personnelle, vous dire, à vous les jeunes : n'ayez pas peur du Christ ! Il n'enlève rien et il donne tout. Celui qui se donne à lui reçoit le centuple. Oui, ouvrez, ouvrez tout grand les portes au Christ et vous trouverez la vraie vie. »

Tout saint, tout bienheureux, a trouvé la vraie vie, celle qui ne lui sera jamais enlevée.

Mgr Louis Biraghi l'a trouvée aussi. Il crut qu'il n'était pas le fruit du hasard, comme on disait déjà à son époque. A tous ceux qu'il côtoyait, il apprenait que tout individu qui s'épanouit à la vie est un don de Dieu, désiré et voulu par un acte extraordinaire de son amour infini.

Tout homme est important, exceptionnel, merveilleux. Sur le visage de chacun de nous resplendit l'amour de Dieu ; dans les yeux de chacun de nous brille la beauté de Dieu ; dans le cœur de chaque homme palpite l'amour de Dieu. Tout cela, même quand l'ambition irréfléchie anéantit le désir naturel du bien et que les ténèbres du mal empêchent les yeux de voir la lumière du bien. Tout cela, même quand le cœur, effrayé par les pulsions désordonnées, oublie qu'il n'y a rien de plus grand que le désir d'aimer comme Dieu aime et d'être aimé de Dieu, Lui qui pour nous dévoiler son visage a besoin du visage et du cœur de tout être humain.

Benoît XVI nous le rappelait le 24 avril 2005, au début de son ministère de suprême pasteur de l'Eglise : « Chacun de nous est le fruit d'une pensée de Dieu. Chacun de nous est voulu, chacun est aimé, chacun est nécessaire. Il n'y a rien de plus beau que d'être rejoints, surpris par l'Évangile, par le Christ. Il n'y a rien de plus beau que de le connaître et de communiquer aux autres

l'amitié avec lui. La tâche du pasteur, du pêcheur d'hommes, peut souvent apparaître pénible, mais elle est belle et grande, parce qu'en définitive elle est un service rendu à la joie, à la joie de Dieu qui veut faire son entrée dans le monde. »

En prononçant ces paroles le Saint-Père faisait allusion, aussi bien à son ministère qu'à celui de tous les prêtres et de tous les pasteurs qui ont marqué l'histoire deux fois millénaire de l'Eglise.

Parmi ces ministres de Dieu, depuis le 30 avril 2006, l'Eglise ambrosienne vénère aussi le bienheureux Louis Biraghi.

Quel a été son secret ?

Je crois le deviner grâce aux paroles qu'il adressa un jour à quelques-uns de ses confrères prêtres : « Voici la première, la plus éminente qualité des ministres de Jésus Christ : aimer le Christ, l'aimer vraiment, l'aimer par-dessus tout. »

Ces paroles pleines de ferveur m'ont rappelé la page de l'évangile de Marie, Marthe et Lazare, réunis dans leur maison à Béthanie. Marie verse sur les pieds de Jésus le contenu abondant, voire exagéré, d'un flacon de « parfum très pur et de grande valeur : du pur extrait de nard » (Jean 12, 3). Pour Marie, il n'y a rien de plus cher que Jésus. Pour lui, elle est disposée à dépenser toutes ses économies : une exagération apparemment ! Ce parfum lui a coûté au moins « trois cents pièces d'argent » (Jean 12, 5). Mais Jésus vaut beaucoup plus. Jésus a une valeur absolue. Celui qui aime, en effet, ne pense jamais perdre quelque chose : rien ne suffit à exprimer l'amour qui l'emplit de joie. Mgr Biraghi, d'ailleurs, répétait souvent à ses Marcellines que « seulement pour l'amour du

Christ, il faut dépasser la mesure ». Les saints sont des « fous de Dieu », comme saint Louis Orione aimait dire.

Voilà pourquoi j'ai choisi ce passage évangélique de Marie qui verse du nard sur les pieds de Jésus. Ce geste de Marie est plein d'amour, le nard qu'elle verse est le signe de son amour. Le parfum du nard n'est cité, d'ailleurs, que dans le Cantique de Cantiques, le cantique de l'amour.

Voici ce que l'épouse chante pour son bien-aimé « Tandis que le roi est en son enclos, mon nard donne son parfum. Mon bien-aimé est un sachet de myrrhe qui repose sur mon cœur » (Cant. 1, 12).

Et l'époux répond à sa bien-aimée : « Qu'elles sont belles, tes étreintes, ma sœur, ma fiancée, qu'elles sont bonnes tes étreintes, plus que le vin ! L'odeur de tes huiles plus que tous les aromates ! Tu es un jardin clos, ma sœur, ma fiancée, tu es une fontaine scellée. Tes rameaux, un paradis des grenades avec des fruits exquis, du henné et du nard, du nard et du safran, de la cannelle et du cinnamome, avec tous les arbres odoriférants de l'encens, de la myrrhe et de l'aloès, avec les baumes les plus délicats » (Cantique 4, 10-14).

Le nard est vraiment le parfum de l'amour qui emplit toute la maison. N'est-ce pas le propre de l'amour de se répandre, d'élargir ses horizons, de ressentir le besoin du don de soi ?

Pour cette raison les saints sont considérés comme des fous de Dieu, fous de son amour, suscitant autour d'eux dévotion et désir d'imitation.

Il en est toujours ainsi : de même que l'amour change la vie de celui qui aime, de même la sainteté change notre vie. Non seulement elle change la vie des saints, mais aussi celle de ceux qui vivent de près l'expérience de leur

témoignage. Ainsi en est-il de l'amour : celui qui aime transforme la vie de la personne aimée.

Voilà le secret des saints, celui que Benoît XVI révéla aux jeunes le 20 août 2005, à Cologne, lors de la veillée de la XX^e Journée Mondiale de la Jeunesse : « Les saints sont les vrais réformateurs. Je voudrais maintenant l'exprimer de manière plus radicale encore : c'est seulement des saints, c'est seulement de Dieu que vient la véritable révolution, le changement décisif du monde. »

Le Saint-Père continuait, en précisant le contenu de cette révolution : « La révolution véritable consiste uniquement dans le fait de se tourner sans réserve vers Dieu, qui est la mesure de ce qui est juste et qui est, en même temps, l'amour éternel. Qu'est-ce qui pourrait bien nous sauver sinon l'amour ? »

Guidés par ces paroles du Pape, nous sommes, donc, revenus au parfum de l'amour, dont le nard est signe.

Ce parfum du nard, dont nous parle Jean dans son Evangile, se répandit dans toute la maison, où Marthe, Marie et Lazare avaient préparé le repas pour leur ami Jésus.

Avant même qu'il appelât ses disciples "amis" (Jean 15, 15), Jésus avait expérimenté l'amitié et il l'avait fait expérimenter : « Jésus aimait Marthe et sa sœur, ainsi que Lazare » (Jn. 11, 5). C'est à cause de cette amitié et de cette affection que Jésus ressuscita Lazare : « Lazare, notre ami, s'est endormi, mais je m'en vais le tirer de ce sommeil » (Jean, 11, 11). En voyant la mort de Lazare et la douleur de ses sœurs il fut « bouleversé d'une émotion profonde » et il « pleura » (cf. Jean 11, 33.35).

C'est bien vrai : « Les saints sont les amis de Dieu ». Amitié : voilà ce qu'est véritablement la sainteté. Amitié de Jésus et amitié avec Jésus.

Il nous faudrait méditer longuement sur le moment de sa Pâque d'amour et sur la façon dont Jésus nous dit qu'il nous appelle ses amis : « Jésus aima les siens qui étaient dans le monde et les aima jusqu'au bout » (Jean 13, 1). Et encore : « Je ne vous appelle plus serviteurs, car le serviteur ignore ce que veut faire son maître ; maintenant je vous appelle mes amis. [...] Ce que je vous commande, c'est de vous aimer les uns les autres » (Jean 15, 15-17).

L'amour réciproque et fraternel est donc le fondement même de l'amitié avec Jésus, le signe qui permet de reconnaître Jésus et ses amis : « Celui qui n'aime pas ses frères qu'il voit, ne peut pas aimer Dieu qu'il ne voit pas. »

C'est peut-être pour cela que les saints ne sont jamais seuls : leur histoire continue bien après eux.

C'est peut-être pour cela que Dieu fait germer, en tout temps et en tout lieu atteint par l'Evangile, des saints de toute race, langue et nation, de manière à ce que l'humanité entière connaisse quel est son destin : le bonheur éternel en Dieu.

L'histoire de l'humanité est un long chemin dans cette direction. La destination est fixée, la route est tracée, mais parfois l'homme n'arrive pas à l'entrevoir. Dans ce cas, après avoir erré un peu à l'écart, il retrouve le véritable chemin qui mène à la « maison ».

Les saints, nos frères et sœurs, guident l'histoire de l'humanité entière, pour que celle-ci ne s'égare pas, pour qu'elle retrouve la paix que son « cœur inquiet » recherche inlassablement, comme disait saint Augustin. En effet le cœur de l'homme est inquiet tant qu'il ne se repose pas en Dieu.

Les saints nous assurent que l'homme n'est jamais seul sur son chemin. Non seulement tous les hommes sont des individus merveilleux dans leur singularité, mais ils sont aussi des frères et des sœurs. Et Dieu a voulu qu'ils le sachent. Pour cette raison il est venu parmi nous : pour devenir notre *frère* et pour que les hommes et les femmes puissent former sa grande famille, l'Eglise.

Benoît XVI l'a rappelé aux jeunes, à Cologne : « L'Eglise est comme une famille humaine, mais elle est aussi, en même temps, la grande famille de Dieu [...] il est beau d'appartenir à une famille vaste comme le monde, qui comprend le ciel et la terre, le passé, le présent et l'avenir, et toutes les parties de la terre. Dans ce grand rassemblement de pèlerins nous marchons avec le Christ, nous marchons avec l'étoile qui éclaire l'histoire. »

CHAPITRE PREMIER

« ... et la maison s'emplit de la
senteur du parfum » (Jn. 12, 3)

Préface

Le geste généreux de Marie, qui était prête à perdre tout ce qu'elle possédait pour le Seigneur Jésus, ne s'épuisa, ni dans le temps assez bref de sa rencontre avec Jésus, ni dans l'espace restreint de la salle où elle se trouvait. L'Evangile nous dit que « la maison s'emplit de la senteur du parfum » (Jean 12, 3).

Ainsi en est-il du parfum de la sainteté que Mgr Biraghi a répandu autour de lui et parmi nous.

L'amour passionné qu'il eut pour Dieu, qu'il voulut servir depuis son plus jeune âge, donna force et sens à toute sa vie apostolique ; en se répandant et envahissant du même désir d'autres cœurs, il remplit du parfum de l'amour toute la maison, c'est-à-dire, le monde.

Il peut sembler surprenant de débiter la narration de la vie du bienheureux Biraghi en partant de la fin et en parlant des fruits que sa sainteté a fait germer.

D'autre part Jésus-même – fidèle à la culture des paysans de son temps – se servait d'exemples tirés de la vie rurale comme critère de discernement : « C'est à leurs fruits que vous les reconnaîtrez [...]. Tout arbre bon produit de bons fruits » (Matthieu 7, 16-17).

Le parfum emplit toute la « Maison » : les fruits de la sainteté

Jean Paul II disait qu'un saint – et tel est déjà celui que l'Eglise proclame bienheureux – possède une qualité tout à fait singulière : celle d'être toujours *contemporain*. Il le dit aux Milanais à l'occasion du seizième centenaire de la mort de saint Ambroise : « C'est le propre des saints, en effet, de rester mystérieusement contemporains de chaque génération : c'est la conséquence de leur profond enracinement dans l'éternel présent de Dieu » (Lettre Apostolique *Operosam diem*, 1^{er} décembre 1996).

Le bienheureux Biraghi est-il donc contemporain de notre génération comme il l'a été des générations précédentes ?

Quand il mourut à Cernusco sur Naviglio, Mgr Louis Talamoni prononça son oraison funèbre. Cela n'arriva pas par hasard.

Mgr Talamoni était alors un jeune professeur du séminaire de Monza, comme l'abbé Biraghi l'avait été dans sa jeunesse. Quelques mois avant la mort de Mgr Biraghi, l'abbé Talamoni avait rencontré Mademoiselle Marie Biffi, avec qui il entreprit la fondation de la congrégation religieuse des *Miséricordines*, tout comme Mgr Biraghi, en rencontrant Mademoiselle Marina Videmari, avait fondé les Marcellines. Le jeune abbé Talamoni était très apprécié en tant que confesseur, comme l'avait été Mgr Biraghi pendant toute sa vie. En ce triste moment des funérailles personne ne pouvait deviner que deux saints se trouvaient l'un en face de l'autre : Mgr Talamoni a été proclamé bienheureux le 21 mars 2004, Mgr Biraghi le 30 avril 2006. En analysant leurs passés, cela pourrait nous paraître comme étant un passage de consignes.

En réalité, l'héritage spirituel de Mgr Biraghi, issu de ses 78 ans de vie, a eu des retentissements considérables.

Les « fils spirituels » de Mgr Biraghi

Parmi les disciples formés à son école il faut mentionner l'abbé Joseph Marinoni (1810-1891), à qui l'on doit la véritable implantation du Séminaire Lombard pour les Missions Etrangères, l'actuel PIME¹.

Mgr Angelo Ramazzotti venait de le fonder, quand il fut élu évêque de Pavie. Le nouvel Institut aurait pu bien vite fermer ses portes, si l'abbé Marinoni ne l'avait pas pris en main. Il puisa toute la force nécessaire pour accomplir cette entreprise, qui dans un certain sens n'était pas la sienne, dans le soutien et les encouragements de Mgr Biraghi, son guide spirituel.

Le Père Louis Villoresi (1814-1883) fut aussi un des fils spirituels de Mgr Biraghi. Il fonda à Monza le *Patronage Villoresi* : une des plus remarquables réalisations de l'Eglise ambrosienne du XIX^e siècle. L'abbé Villoresi avait reçu sa formation au séminaire diocésain, à l'école de l'abbé Biraghi, mais le modèle de curé qu'on lui proposait à l'époque était, à ses goûts, un peu trop cloisonné. Il souhaitait atteindre les marginaux, surtout les jeunes qui habitaient les banlieues des villes, et qui, déjà à cette époque, formaient de petits clans. Ils se détruisaient socialement et humainement, car personne – ou très peu de gens – ne s'occupaient d'eux, ni de leur formation ; personne n'avait le temps de leur faire comprendre que la vie est belle quand elle est vécue honnêtement, que la

¹ Pontificio Istituto Missioni Estere

vie a du sens dans la mesure où l'on arrive à comprendre qu'il y a plus de joie à donner qu'à recevoir. L'abbé Louis Villoresi choisit de devenir barnabite, car en épousant le charisme de saint Antoine Marie Zacharie, il pouvait vivre toute sa vie le désir qui habitait son cœur : faire expérimenter à tous qu'ils sont aimés et, surtout, en persuader les jeunes et les pauvres gens, selon ce que Don Bosco recommandait : « Appliquons-nous à nous faire aimer et insinuons aux cœurs des jeunes la sainte crainte de Dieu ; alors beaucoup de cœurs s'ouvriront à nous, avec une surprenante facilité. »

L'abbé Louis Villoresi décida, donc, de suivre les sages et prudents conseils de Mgr Biraghi : il fut véritablement missionnaire en Lombardie.

L'abbé Joseph Spreafico (1817-1882) eut aussi Mgr Biraghi comme guide spirituel. Joseph Spreafico fut catéchiste et fonda des *Cours gratuits du soir* pour les jeunes apprentis et les ramoneurs, trop souvent exploités, car ils étaient analphabètes. Sous le guide spirituel de Mgr Biraghi l'abbé Blaise Verri (1819-1884) fonda, avec l'abbé Niccolo' Olivieri, *l'Oeuvre pour le rachat des jeunes noires*, des pauvres filles rendues esclaves en Afrique et souvent rachetées par des européens, qui les obligeaient, toutefois, de rester à leur service jusqu'à ce qu'elles eussent payé, par leur travail, la rançon de leur rachat. Tel fut, donc, l'idéal de l'abbé Blaise Verri : rendre la liberté à ces pauvres filles, en les sauvant de toute injustice. L'avancée de la béatification officielle du serviteur de Dieu, Blaise Verri n'est sûrement pas due au hasard.

Et que dire enfin de l'abbé Séraphin Allievi (1819-1891), animateur, à Milan, des *Patronages Saint-Charles* et *Saint-Louis*, deux patronages fondés à quelques années de distance, voire, à quelques mois l'un de l'autre ?

Dans tout le diocèse de Milan on relança une nouvelle manière d'éduquer, celle proposée par les patronages, où les jeunes étaient formés, tant au plan humain que spirituel, par des jeux, la catéchèse, la culture et la prière.

Le patronage conçu par l'abbé Séraphin Allievi était, à cette époque, un lieu de mission, une nouvelle forme d'éducation, un moyen moderne d'atteindre les jeunes et de les ouvrir à la beauté de l'Évangile.

L'abbé Charles Sammartino (1821-1859) eut la même intuition. Sous le guide spirituel de Mgr Louis Biraghi, il aurait tant aimé être missionnaire et partir vers des terres lointaines, comme ce fut le cas pour quelques-uns de ses camarades, mais il rencontra un obstacle insurmontable : la difficulté de l'apprentissage des langues étrangères. Guidé par son père spirituel il ne se résigna pas. Le Bien a un champ d'action aussi vaste que l'océan, dès que l'on veut prendre le large à bord de la barque de la charité. Il y avait donc une autre terre de mission, celle des enfants abandonnés, des orphelins, des *meninos da rua* de l'époque, qui vivaient d'expédients dans une misère totale le long des *Navigli* de Milan ou bien dans les banlieues des petites villes et dans les villages ; ils étaient tenus à l'écart de tous par méfiance. C'est pour eux que Don Sammartino devint missionnaire et assumait la direction de la *Maison de Correction* de Parabiago, près de Milan. Ici, il trouva à peu près 400 jeunes et découvrit *l'injustice cruelle*, à laquelle ils étaient soumis. Parmi eux il y avait au moins deux tiers « d'enfants normaux, qui étaient malheureux ou parce qu'ils avaient été abandonnés par leurs parents ou, pire encore, parce que ces derniers les avaient obligés à avouer au magistrat des méfaits qu'ils n'avaient jamais commis ». Les orphelins et les petits délinquants vivaient ensemble ; les uns, privés de leurs parents, suite aux aléas de la vie ; les autres, re-

clus à cause de la réitération de méfaits de plus en plus graves commis à chaque fois qu'ils étaient remis en liberté. En d'autres mots, la *Maison de Correction* ressemblait plus à une école de délinquance pour des jeunes honnêtes qu'à un lieu de récupération de jeunes malhonnêtes, si l'on peut définir « malhonnête » un enfant exclu de la société. D'où l'intuition de l'abbé Sammartino de créer un lieu d'accueil pour ces petits orphelins, de manière à les préparer au futur meilleur auquel ils avaient droit. Tout cela par la culture, condition nécessaire à une vie de liberté, l'assurance d'un travail honnête et une vie sereine. Il donna ainsi naissance au *Pieux Institut de la Providence pour l'Enfance Abandonnée*, une réalité qui a considérablement marqué la vie de Milan et a permis à des milliers de jeunes de continuer à espérer ou de recommencer à espérer.

L'abbé Jules Tarra (1832-1889), disciple spirituel du bienheureux Biraghi, n'en fit pas moins. Il sentait brûler en lui le désir de la mission *ad gentes*, mais il s'aperçut qu'il y avait une terre de mission bien plus dramatiquement proche : celle des porteurs de handicap, tout spécialement, celle des sourds-muets si nombreux à cette époque. Au séminaire on institua des cours d'apprentissage du langage gestuel pour permettre aux séminaristes de dialoguer avec ces pauvres malheureux. Mais tout cela n'était pas encore suffisant : de fait, il ne suffit pas de savoir quelque chose, il faut avoir aussi le désir de la communiquer et savoir la témoigner de sa vie. De même, il n'est pas toujours facile de se dévouer entièrement et pour toujours aux frères les plus nécessiteux. Il n'est pas toujours facile de se tenir au courant, pour améliorer de plus en plus la qualité de son ministère. Il n'est pas toujours facile de faire, de la meilleure façon possible, du bien. Et pourtant l'abbé Jules Tarra s'y employa. « Je se-

rai missionnaire parmi les pauvres sauvages de ma patrie, car Dieu me les confie. » Il fonda ainsi l'Institut pour les sourds-muets en le rendant internationalement très prestigieux et témoigna par cette réalisation que celui qui aime Jésus, aime aussi ses frères. De même, il témoigna que le chrétien doit aimer aussi bien la foi, qui lui parle de Dieu, que la science, qui lui révèle la création de Dieu.

Missionnaires dans leur patrie, mais aussi et surtout missionnaires dans les pays les plus lointains. Déjà en 1839 Louis Biraghi avait songé à un séminaire missionnaire, ou mieux encore, à un « Institut de prêtres qui se voueraient aux missions parmi les infidèles ». A partir de 1845 plusieurs groupes de séminaristes avaient pris l'habitude de rendre visite au Père Taddeo Supriès, membre des Missions Etrangères de Paris qui avait été missionnaire en Inde. Ces groupes de séminaristes se rendaient auprès de lui pour écouter ses récits et accueillir en eux son intarissable désir de la mission. Cela les enthousiasmait.

Cinq parmi eux se joignirent au père oblat Angelo Ramazzotti de Rho, lui aussi guidé spirituellement par Mgr Biraghi et, le 30 juillet 1850, à bord d'un carrosse cahotant, ils gagnèrent Saronno, près de Milan, pour aller tous se préparer au grand départ vers les pays les plus éloignés et les plus pauvres. Parmi eux l'abbé Charles Salerio (1827-1870) et l'abbé Jean Mazzucconi (1826-1855) : ils avaient été ordonnés prêtres deux mois auparavant, c'est-à-dire le 25 novembre 1850.

Le 18 mars 1852, de leur libre choix, ils partirent pour l'Océanie, pour une mission considérée comme « la mission la plus éloignée, parmi les gens les plus délaissés et pauvres » : à cette époque Emile Salgari, auteur italien

de romans d'aventures pour la jeunesse, était bien loin d'imaginer de tels lieux !

L'abbé Jean Mazzucconi ne revint jamais. Il était conscient qu'il ne reverrait jamais plus ni sa patrie, ni sa famille. A cette époque tout missionnaire saluait ses proches d'un : « Adieu, nous nous reverrons au Paradis » et il partait en mission. Cette phrase fut peut-être pour lui prémonitoire : martyrisé à Woodlark, il devint le premier martyr du PIME, ainsi que le premier prêtre bienheureux de l'Eglise ambrosienne, après saint Charles Borromée.

L'abbé Charles Salerio, au contraire, rentra chez lui. Il y fut contraint par les terribles maladies attrapées dans ces terres et contre lesquelles il ne possédait pas encore, comme tous à cette époque, les moyens nécessaires pour s'en protéger. Quand il rentra à Milan, ses confrères eurent du mal à le reconnaître, tant il était émacié : c'est à sa voix qu'ils reconnurent en lui le prêtre enthousiaste, parti seulement trois ans auparavant et là, tout juste âgé de trente ans, complètement inapte au travail. Mais l'abbé Salerio avait grandi à l'école de Don Biraghi et il avait appris que « Seul à l'amour pour le Christ il ne faut pas mettre de limites ».

L'abbé Salerio s'aperçut que même la grande ville de Milan était une terre de mission. Bien qu'elle disposât de l'un des premiers modernes réseaux d'illumination urbaine, elle cachait de terribles expériences de douleur, de misère et de dégradation humaine. Un inspecteur de police du temps désigna d'*abîmes plébéiens* la masse des gens qui sortaient au coucher du soleil et se dirigeaient vers les magasins de quelques commerçants de bon cœur, pour y recevoir un peu de la marchandise périssable qui n'avait pas été vendue ; ils s'en allaient auprès des boulangers pour avoir quelques petits pains, que des clients de bon cœur avaient laissés pour les pauvres ou

que le diocèse, fidèle à un engagement séculaire, la chaîne de solidarité ambrosienne, appelée la chaîne du pain de saint Galdino, s'engageait à payer, plutôt que de les laisser rassir. Mais tout cela ne satisfaisait pas l'abbé Charles Salerio. Il fonda, donc, la *Maison de Nazareth*, une association de *Dames Pieuses* qui se vouèrent à la rééducation des jeunes sourdes-muettes ou en détresse. Cette association devint, ensuite, l'Institut des *Sœurs de la Réparation* pour redresser des filles désorientées, en les hébergeant et en les éloignant des dangers moraux, si nombreux à cette époque comme de nos jours. Les *Sœurs de la Réparation* les aidaient à ne pas se laisser aller, mais plutôt à avoir une juste considération d'elles-mêmes. Malgré les fautes commises, on peut et on doit toujours espérer, surtout si l'on sait que Dieu est toujours près de nous. Les *Sœurs de la Réparation* avaient, donc, pour mission la réparation de la dignité humaine de leurs protégées, et se vouaient à une prière prolongée.

En gardant longtemps auprès du Tabernacle les noms des personnes que nous sommes appelés à servir, nous pourrons rendre efficace et fécond notre service d'amour. L'abbé Charles Salerio, dont on a introduit la cause de béatification, se voua donc à la prière, comme le lui avait appris son père spirituel, Mgr Biraghi.

Les filles spirituelles de Mgr Biraghi

A côté des fils spirituels de Mgr Biraghi, ses filles spirituelles, les Marcellines, occupent une place d'honneur.

Le bienheureux Biraghi, lui-même, nous parle de leur fondation : « Puisque j'étais moi-même à Milan, j'éprouvais une grande peine pour ce tort si grave et si

universel infligé à l'éducation : avec l'aide de Dieu, je réfléchis sur la possibilité de fonder un institut religieux qui unît la méthode et la science réclamées par le temps et les lois scolaires, à l'Esprit chrétien et aux pratiques évangéliques. »

Pour l'époque il s'agissait d'une école révolutionnaire : offrir le meilleur de la science et de la culture ; obéir aux lois de l'Etat, même si parfois elles étaient ou paraissaient vexatoires et discriminatoires par rapport aux valeurs religieuses et à l'égard des personnes consacrées ; véhiculer dans l'enseignement l'*esprit chrétien*, tout en se conformant aux normes de l'Etat, cela sans aucune hésitation, ni attitude polémique envers la société. « Nous devons sympathiser avec notre temps », exhortait Mgr Biraghi. Mais, à cette époque, pas tous en étaient convaincus. Cependant, grâce à cette sympathie qu'il montra à l'égard du monde, l'abbé Biraghi a été pour nous un prophète et un maître courageux.

Aujourd'hui, nous sommes bien conscients de l'importance de la formation culturelle et pédagogique. Mgr Biraghi le comprit, bien avant nous. Il comprit combien celle-ci pouvait être utile, à condition qu'on l'accomplisse avec compétence professionnelle et pédagogique, justement parce que le bien doit être toujours fait du mieux possible.

Inévitablement les débuts furent incertains. Le premier pensionnat de la nouvelle institution fut ouvert à Cernusco sur Naviglio en 1838. Le nom même de cette nouvelle famille de religieuses semblait souligner que celles-ci seraient solidement enracinées dans la société. Elles formeraient un institut religieux différent des autres, encore trop traditionnels et soumis à des nombreuses contraintes, entre autres celles qui s'étaient ajoutées après le Concile de Trente. Les Marcellines, en effet,

s'appelèrent, au tout début, *Ursulines de Sainte Marcelline*. De ce fait, elles échappaient aux lois, qui, à cette époque, interdisaient de manière formelle la fondation de nouveaux ordres religieux. Mais la raison en est plus profonde : leur nom exprimait de manière bien précise leur mission et leur vie. Les *Ursulines* se rattachaient à l'heureuse intuition de sainte Angéla Merici qui, afin de rendre son engagement pédagogique auprès des enfants et des jeunes le plus efficace possible, fonda une congrégation tout à fait nouvelle, la *Compagnie de Sainte Ursule*. Tout en restant dans le monde, les *Ursulines* étaient des femmes consacrées. Voilà ce que Mgr Biraghi souhaitait pour ses Marcellines.

Elles se nommeraient, donc, *Ursulines* pour souligner leur présence dans le monde, leur renoncement à une vie cloîtrée trop rigide, leur engagement dans la société. Sainte Marcelline évoquait leur charisme et leur lien avec l'Eglise ambrosienne : non seulement Marcelline avait été la sœur aînée de saint Ambroise et de son frère Satyrus, mais aussi elle avait été leur éducatrice ; elle avait accompagné le processus de formation et les étapes de la vie pastorale d'Ambroise. A raison on peut affirmer qu'à côté d'Ambroise il y a Marcelline.

Mgr Biraghi, envisageait donc qu'à côté de chaque jeune, prêt à s'insérer dans la société, il devrait y avoir une marcelline, représentée par une mère, une sœur ou une jeune mariée.

Le parfum du nard de Mgr Biraghi se répandit dans cette première maison qu'il avait louée à Cernusco et, à travers ses filles, il se propagea dans les pays limitrophes et dans d'autres villes : à Vimercate, en 1841, à Milan, rue Quadronno, en 1854 et rue Amedei, en 1858, à Gênes-Albaro en 1868, à Chambéry (Savoie) en 1876.

Le parfum ne s'arrêta pas de se répandre et aujourd'hui les Marcellines sont devenues un Institut International, qui compte des maisons en Italie et en Europe, au Brésil et au Mexique, au Canada, en Afrique (Bénin) et en Albanie. Grâce à cette constante expansion, le rêve de Mgr Biraghi – ou plutôt sa prophétie – semble s'être réalisée : « Bien que je ne sois pas un prophète, écrivait-il le 24 décembre 1864, j'ai la sensation et le pressentiment que le Seigneur a voulu que notre Congrégation soit telle, qu'elle puisse durer au milieu des autres plus anciennes en train de disparaître. »

Le parfum du bienheureux Biraghi ne se répandit pas seulement dans le monde. Il pénétra – et c'est ce qui compte le plus – dans les cœurs. Mgr Biraghi ne voulait pas seulement des institutrices compétentes, il voulait des saintes, car il était convaincu que seule la sainteté peut sauver le monde.

Depuis le début il l'avait recommandé à sa première élève, Marina Videmari : « Jetez-vous dans les bras amoureux du Seigneur — lui écrivit-il le 14 juillet 1838 -, bénissez-le et honorez-le par une vie de plus en plus sainte. »

Mère Videmari prit au sérieux les paroles de son guide spirituel ; elle les appliqua à elle-même et les communiqua à ses consœurs et à ses élèves.

La première des Marcellines à être proclamée bienheureuse fut une élève de Marina Videmari : sœur Marie-Anne Sala (1829-1891), proclamée bienheureuse le 26 octobre 1980 par Jean Paul II. Elle avait été une des premières élèves du pensionnat de Vimercate ; elle était présente lors de son ouverture et elle eut comme éducatrice Marina Videmari. A la fin de ses études, Marie-Anne rentra chez elle, mais elle n'oublia pas l'ambiance

chaleureuse, recueillie et sérieuse du pensionnat de Vimercate : en 1848 elle demanda à y être admise comme postulante.

En l'accueillant, Mgr Biraghi prononça des mots très doux qui laissaient transparaître son cœur : « Très chère Marie-Anne, lui écrivit-il le 18 février 1848, vous avez donc décidé de laisser votre père, votre mère, votre maison, vos frères, pour suivre Jésus Christ dans la voie de la perfection ! C'est bien, Marie-Anne : le Seigneur Jésus vous bénit[...] le Seigneur vous fait un grand don, car il n'est pas donné à tous de l'avoir comme époux, d'habiter ses saintes demeures et de célébrer ses louanges chaque jour, dans la sainte compagnie de ses épouses et servantes, dans son église. [...] Bon courage, ma très chère fille. [...] Laisse tout, et tu trouveras tout, dit le Seigneur, tu trouveras la paix du cœur, la lumière de l'intelligence, les grâces de l'Esprit Saint, l'assurance du paradis. »

Il semble important de souligner l'enthousiasme dont Mgr Biraghi fit preuve en cette occasion : il est heureux parce qu'une jeune fille se consacre au Seigneur, bien plus, il est heureux au plus profond de lui-même, parce qu'il est rempli de la grâce de Dieu.

Comme un père discret et attentif, Mgr Biraghi accompagna la future bienheureuse, l'encourageant à fixer son regard sur l'unique nécessaire, le Seigneur et à se rendre attentive aux frères et sœurs qui ont le plus besoin d'être aimés.

Il est intéressant de lire la conclusion de la lettre que Mgr Biraghi lui écrivit le 6 octobre 1872 : « Loué soit le Seigneur pour tout, Lui qui ne cesse chaque jour de nous reconforter. Et vous, en bonnes religieuses, tâchez de laisser en ce lieu un excellent témoignage de vie. »

La vie de Marie-Anne Sala fut un excellent témoignage de sainteté ; apparemment son existence n'eut rien d'exceptionnel, sinon une exceptionnelle propension à donner le meilleur d'elle-même et faire le maximum pour Dieu et les jeunes filles à qui elle s'était consacrée, en entrant chez les Marcellines.

Ce n'est pas un hasard si, en la proclamant bienheureuse, Jean Paul II a voulu souligner « son héroïque fidélité au charisme propre de sa vocation d'éducatrice ». Ses consœurs l'avaient surnommée la *règle vivante* et ses élèves l'appelaient *la mère des cœurs*. Après tout, elle n'avait fait qu'appliquer à la lettre l'exhortation de son Père Fondateur : « Seulement à l'amour pour le Christ Jésus vous ne devez pas mettre de limites. »

Marie-Anne Sala ne mit aucune limite à son amour pour le Christ. Elle l'avait appris de Mgr Biraghi. Elle en avait respiré le parfum et l'avait fait sien.

Une question se pose alors : si les fruits de sainteté du bienheureux Biraghi sont si nombreux, où a-t-il appris à les semer ? Nous pourrions peut-être faire de même : essayer de les faire fructifier dans les mottes de notre cœur, dans le terrain de notre vie.

CHAPITRE II

« Marthe servait, Lazare était l'un des convives » (Jn. 12, 2)

Préface

A ce repas étaient présents Marthe, qui servait, Lazare, son frère et Marie, qui était prête à verser son nard. Le contexte de ce repas, déjà presque pascal, est celui d'un repas de famille. « Alors Marie, prit une livre d'un parfum très pur et de grande valeur, du pur extrait de nard. » Le geste de Marie se passe pendant un repas entre amis, entre frères et sœurs. “*Alors Marie*” : cela me donne à réfléchir. “*Alors*” : on pourrait penser que Marie a risqué ce geste d'amour, parce qu'elle était en famille, avec les siens. Le contexte familial est important pour comprendre le projet d'amitié de Dieu. C'est dans une famille réunie pour un repas que Jésus désire nous conduire à sa Pâque.

Il est, donc, important de chercher à connaître le contexte familial et social qui a préparé le bienheureux Louis Biraghi à devenir une icône du Christ.

La famille de Louis Biraghi

Jules Louis est né à Vignate (Milan) le 2 novembre 1801 ; il est le cinquième de huit enfants. Son père, François, était métayer et sa mère, Marie Fini, était fille

de métayers. Ils s'étaient mariés le 25 septembre 1793. Comme on avait l'habitude de faire à l'époque, Louis fut baptisé le lendemain de sa naissance dans l'église paroissiale dédiée à saint Ambroise. L'église était tout près de la ferme, où son grand-père, Isidore, avait réussi à élever sa nombreuse famille, la gardant dans l'unité et lui apprenant la sobriété et l'amour pour les travaux des champs.

Dans une lettre de sa maturité, quand la mémoire des moments importants de la vie devient plus nette et sûre, Louis Biraghi évoque ce qu'il a appris de ses parents. Voici ce qu'il dit de sa propre mère, en écrivant aux sœurs Marcellines : « Mon amour filial ne me trompe pas : vous, mes très chères filles, l'avez connue de près, vous l'avez fréquentée pendant des années. Vous connaissez sa foi ardente, sa charité envers les pauvres, sa simplicité évangélique, son esprit de sacrifice [...]. Avec quelle dévotion elle priait à l'église ! Avec quelle ferveur elle a fait sa confession générale et sa sainte communion ! Adieu, bon courage, mes très chères filles, vous a-t-elle dit en s'en allant ; soyez persévérantes, adieu, au revoir au paradis [...]. Combien j'ai pleuré la mort d'une si bonne et tendre mère, elle qui, tout au long de sa vie, m'avait fait tant de bien et avec un si grand amour ! »

Les valeurs d'une famille

Louis vécu dans une famille nombreuse, comme souvent étaient les familles des fermiers de l'époque. La grande basse-court, sur laquelle donnaient les entrées de toutes les habitations, éduquait à la solidarité et au respect.

A la solidarité : tout était en commun, au sens le plus beau du terme. Ensemble on allait travailler aux champs et ensemble on s'aidait pour le labourage et les semailles, pour les vendanges et la moisson. On s'aidait mutuellement aussi pour l'élevage du bétail, l'entretien des étables et du poulailler, la salubrité de l'eau du puits. La subsistance nécessitait des gestes fraternels de disponibilité et d'entraide.

On se relayait pour la garde des enfants ; pendant que les hommes labourent les champs, toutes les mères, ensemble, surveillaient les petits. Les plus âgés se réunissaient en petits groupes : là où l'un allait, tous les autres s'y rendaient.

Si un enfant naissait avec un handicap physique ou, comme l'on dit aujourd'hui, avec une habilité différente, il était entouré d'une plus grande affection ; sa famille aussi faisait l'objet d'affectueuses attentions de la part de tous. Aucune famille n'était délaissée dans la tâche difficile et épuisante de l'éducation d'un enfant. On ne considérait jamais *malheureux* quelqu'un qui venait de naître, car dans ce milieu, tout empreint d'esprit chrétien, chaque enfant était un don, chaque vie un mystère. J'aime me rappeler ce que ma mère nous disait quand nous rencontrions un enfant de notre âge avec le syndrome de Down et nous le regardions d'un air étonné : « Vous voyez, les enfants, le regard de ce petit n'est pas perdu dans le vague : son regard est concentré sur le visage de Dieu ; c'est pour cela qu'il sourit : il voit déjà le visage de Dieu. » De cette manière, nous nous habituions à voir non pas un handicap, mais à reconnaître la main mystérieuse de Dieu posée sur chaque personne ; nous apprenions à estimer tout être humain, à croire que toute vie est belle et estimable, que toute créature humaine a une valeur infinie, même quand elle ne produit rien. De fait,

l'être humain est appelé non pas à produire, mais à aimer. La valeur de tout homme ne dépend pas du bruit qu'il fait, mais du parfum qu'il émane, du parfum qui jaillit de son cœur.

Ainsi apprenions-nous, tout petits à aimer et à estimer notre prochain : à l'âge adulte, ensuite, nous serions capables d'aimer et de respecter les autres, car, depuis notre enfance on nous avait éduqués à l'émerveillement qui sait reconnaître dans toute chose et toute personne la beauté infinie de Dieu. Seul celui qui est aveugle en son cœur ne parvient pas à voir le ciel de Dieu dans le regard d'un enfant, même s'il est trisomique.

De même, quand la douleur frappait quelqu'un, tous en étaient frappés. On se relayait au chevet du malade, on le remplaçait au labour, on s'occupait de son bétail. Toutes les mamans prenaient soin des enfants de la maman malade.

Si la maladie conduisait à la mort, toutes les familles en étaient touchées. Toute la ferme se réunissait pour prier. Tous se recueillaient sur le seuil de la maison frappée par le malheur et accueillaient le curé qui portait solennellement le viatique, tous participaient à l'extrême onction, comme on appelait le sacrement de l'onction des malades. C'était le moment où les enfants, un par un, s'approchaient de leur père ou de leur mère mourants pour écouter une dernière, secrète et personnelle recommandation. C'était le dernier geste d'amour du père ou de la mère pour leurs enfants, qui désormais marcheraient dans la vie sans leur soutien. C'était un départ solennel, semblable à celui des missionnaires qui partaient en mission. Les parents mourants disaient à leurs enfants et à leurs proches : « Au revoir au paradis. De là-haut je vais veiller sur vous. Je ne vous laisserai jamais seuls. Je vous y attends tous, mes bien-aimés. » C'est ce

qui arriva lors de la mort de la mère de Louis. En ce moment si grave elle laissa un dernier enseignement à ses enfants, à sa famille et aux religieuses fondées par son fils.

A cette époque, la mort avait un caractère solennel et elle était signe d'espérance, car elle présageait une ouverture à la vie, elle était le point de départ d'un voyage qui avait comme destination, non pas l'inconnu, mais ce qui était lointain. Combien d'enfants entendaient dire : « Ton père est parti, ta mère est partie. Un jour tu le/la reverras. Ne crains pas, tes parents sont toujours près de toi, car ils t'aiment. » Alors l'enfant priait et sentait près de lui la mystérieuse, mais réelle présence de celui qui l'avait aimé et continuait de l'aimer. L'enfant connaissait le moyen de rencontrer celui qui était déjà parti : il suffisait de prier, de porter avec dévotion une fleur sur la tombe de famille, qui n'était jamais trop éloignée de la maison ; il suffisait de participer à la messe ; le curé confiait à Dieu tous les fidèles défunts « ... qui nous ont précédés dans le signe de la foi et reposent dans la paix », implorant la joie, la paix et la lumière « pour eux et tous ceux qui reposent dans le Christ ». Celui qui s'approchait de la mort, n'allait pas vers les ténèbres du néant, mais vers la lumière de Dieu, vers sa maison de lumière, où des personnes aimées se trouvaient déjà, où une Mère l'attendait pour l'envelopper avec son « divin manteau ». C'est pour cette raison qu'on accompagnait le mort par la prière du *Je vous salue Marie*, et qu'on plaçait un chapelet dans les mains du défunt. Il (ou elle) était toujours vivant(e) : il (elle) s'était tout simplement endormi(e) dans les bras de Marie, « Mère de miséricorde, notre vie et notre douceur, notre avocate » ; à elle on demandait de « tourner vers ses enfants son regard

miséricordieux », et de leur montrer « après cet exile, Jésus, le fruit béni de ses entrailles ».

Voilà comment on apprenait à prier, à espérer, à avoir du courage, car, s'il est vrai que la mort a été vaincue par la foi, s'il est vrai que Jésus Christ a vaincu la mort et a donné à l'homme la vie même de Dieu, alors l'horizon de l'homme n'a plus de limites : l'horizon de la vie de l'homme et son action deviennent infinis, comme infini est l'Amour de Dieu.

Au XIX^e siècle, l'étable hébergeait le bétail de tous et dans ce lieu tous se réunissaient, surtout pendant les longues soirées d'hiver ; enveloppés par la chaleur des animaux, ils se tenaient compagnie comme dans une ancienne crèche. Tous priaient ou racontaient les récits de l'Évangile, tout particulièrement ceux de l'enfance de Jésus. A cette époque, très peu de gens savaient faire une distinction entre les évangiles apocryphes et les autres ; les gens aimaient les récits de la vie cachée de la famille de Nazareth. Peut-être voyaient-ils cette famille très proche de la leur et le petit enfant Jésus très semblable à leurs enfants ; toutes les mères, réunies au chaud dans l'étable, rêvaient pour eux d'un même avenir : non pas le même destin douloureux de la croix, mais bien celui de la vie, du bonheur et de la réussite, celui que toute mère espère, rêve et prie pour son enfant.

On apprenait aussi une autre vertu : le respect. Quand on grandit dans un cercle communautaire, comme la ferme, le respect réciproque est indispensable. Quand les logements se résument à une seule pièce à vivre, il est indispensable d'être discrets, réservé pour soi-même et pour les autres. Tous dans leurs foyers avaient droit à la sérénité et à la paix. Ils avaient droit au respect et pour ce faire, ils devaient respecter les autres. Dans ce milieu, il était très important de se comprendre, de faire preuve

d'empathie, de savoir pardonner. On était éduqué, plus par les exemples que par les paroles, à exercer la miséricorde, synonyme de magnanimité. Il faut un grand cœur pour savoir apprécier l'autre ; il faut un cœur pauvre, en latin, *miser*, pauvre de soi, pour pouvoir laisser de la place à l'autre. La miséricorde est une des conditions nécessaires à l'amour.

La forme de respect la plus haute était celle à l'égard de la vie. Aujourd'hui on sourit, parfois on hoche la tête en signe de compassion, quand on entend parler du nombre d'enfants qui égayaient les familles d'autrefois. Ces familles nombreuses avaient un fondement divin : les parents savaient que le bonheur de leur amour était quelque chose qui les dépassait et se situait bien au-dessus d'eux. L'enfant conçu de leur amour était quelqu'un qui venait de Dieu, le Seigneur de la vie. Il le leur avait confié pour qu'il grandisse selon sa volonté et non pas selon la leur, selon la vocation à laquelle Il l'appelait et non pas selon le désir, parfois trop fort, de faire suivre à l'enfant l'exemple paternel.

Assez souvent les enfants mouraient en bas âge : avant que Louis ne naisse, sa sœur Cipriana était déjà morte. Très jeune, il vit mourir son frère Pierre Venanzio, âgé de quelques mois. En grandissant, il pleura la mort de ses frères Charles, l'aîné, et Joseph, tous les deux emportés par le choléra. Ils moururent en 1815, à quelques mois de distance l'un de l'autre ; plus tard, il porta le deuil pour la mort de sa sœur Marie Ursule (1820).

Mais Louis – comme tout le monde à cette époque – ne se désespérait pas, ses parents non plus, bien que touchés par une douleur que seuls un père ou une mère peuvent éprouver à la mort d'un de leurs enfants. On ne se désespérait jamais, car tout enfant était un don, il était

avant tout un enfant de Dieu. Etre père, être mère déjà à cette époque était un devoir, un engagement, une mission. C'était un devoir, dont il fallait rendre compte à Dieu, car, bien avant de leur appartenir, l'enfant appartenait à Dieu. Et comme à Dieu on donnait le meilleur, de même on donnait ce qu'il a de mieux à ses enfants, à chaque enfant. Aucun enfant ne naît par erreur, ni par hasard. Ce qui peut échapper au calcul humain n'est jamais une erreur de la part de Dieu, mais plutôt le signe de son infinie fantaisie. Tout ce qui existe, justement parce qu'il existe, est un signe de son amour : « tu n'aurais pas créé un être en ayant de la haine envers lui[...] oh, Maître qui aimes la vie » (Sagesse 11, 24-26).

En conséquence les parents n'avaient qu'un seul choix : aider leurs enfants à suivre le dessein de Dieu et seconder le projet qu'Il avait fait sur eux au moment de leurs conceptions. Toute vocation n'a qu'un but : connaître le projet de Dieu et sa volonté, découvrir de quelle manière on peut être comblé avec Lui et de Lui et de quelle façon on peut, avec Lui, répandre partout dans le monde, le parfum de l'amour.

C'est dans cette ambiance que Louis grandit, d'abord à Vignate et ensuite à Cernusco sur Naviglio, où la famille déménagea vers 1803 pour aller habiter là, où son père et ses oncles avaient acheté de nouvelles maisons et des terrains.

Ils n'étaient plus des métayers ; la ferme et le terrain étaient devenus des propriétés personnelles : fruit d'une vie laborieuse, d'efforts soutenus et d'une sincère application aux enseignements des aïeuls.

Si papa François et ses frères avaient pu acheter ces fermes – Torriana, Castellana, Imperiale – c'est parce qu'ils avaient reçu une bonne formation de leur grand-

père Isidore. Ils s'étaient aperçus que, s'ils souhaitaient un avenir meilleur pour leurs enfants et leurs neveux — les fils de leur frère Pierre, mort en 1802 — il fallait risquer des sacrifices : celui qui aime — et quel est le parent qui n'aime pas son enfant ? — ne craint aucune fatigue.

Préparer pour ses enfants un avenir meilleur : voilà le désir de tous les parents. Comme le voulait la coutume de l'époque, Louis, avec ses frères Jean et Joseph, fut envoyé au pensionnat pour y recevoir une éducation sûre et complète. Le choix tomba sur un pensionnat qui offrait une formation globale de la personne.

Ainsi Louis alla-t-il vivre au pensionnat Cavalleri de Parabiago, qui avait été fondé à la moitié du XVIII^e siècle par les frères Claude et Charles Philippe Cavalleri, tous les deux prêtres. Cet Institut, de très grande réputation, joua un rôle éducatif important jusqu'en 1859, quand on en décréta la fermeture, lors du rattachement de la Lombardie au Piémont.

L'abbé Augustin Peregalli, curé de Parabiago, était le recteur de ce pensionnat. Il accompagna le jeune Louis sur les chemins de Dieu. Ce fut à Don Augustin que Louis confia, vers ses neuf ans, son aspiration au sacerdoce : l'abbé Peregalli le prépara spirituellement et culturellement, jusqu'à son entrée au Séminaire de Castello au-dessus de Lecco, le 5 novembre 1813. Louis en franchit le seuil pour entreprendre le chemin qui l'amènerait à réaliser le projet de Dieu sur lui.

La vie au Séminaire

Est-ce qu'il valait la peine de rentrer au Séminaire ? Pourquoi le fit-il ? Est-ce qu'il savait ce qui l'attendait ?

Quand il arriva au Séminaire de Castello il rencontra 114 jeunes camarades : ils étaient bien nombreux. Nécessairement, on exigeait un emploi de temps rigoureux et une certaine sobriété qui frisait l'austérité, ce qui rendait plus rude encore la sévère discipline du séminaire, qui s'inspirait à la rigueur de saint Charles Borromée, dont le Règlement pour les séminaires avait été ratifié par Frédéric Borromée. Ce dernier, tout en approuvant la méthode de son saint cousin, l'avait quelque peu adoucie : « Il faut former tous les candidats au sacerdoce à un grand zèle pour les âmes, à l'abnégation de sa propre volonté, à un véritable esprit d'obéissance, à une charité paternelle. »

Le premier recteur du séminariste Louis Biraghi fut l'abbé François Garavaglia, remplacé, l'année suivante, par l'abbé Pierre Reschigna.

Ce changement n'était pas insignifiant ; l'abbé François Garavaglia avait été nommé recteur en 1811, après que l'empereur Napoléon, roi d'Italie, avait fait supprimer tous les ordres religieux, exception faite pour les *Fatebenefratelli* et les *Sœurs de Charité*. La *Congrégation des Oblats Diocésains des Saints Ambroise et Charles*, fondée par saint Charles en 1578 dut aussi fermer ses portes. Depuis sa fondation, cette congrégation s'était toujours occupée, entre autres, de la formation des prêtres. Depuis l'époque de saint Charles et donc depuis la fondation du séminaire de Milan, les *Oblats* avaient toujours été les responsables de la formation sacerdotale. Au moment où Louis Biraghi faisait son entrée au séminaire, les choses avaient changé. Le directeur était un prêtre qui avait été un oblat, mais que l'arrogance du gouvernement français avait humilié, au point de lui demander de ne plus faire partie de cette Congrégation de prêtres diocésains, qui poursuivaient l'idéal sacerdotal de

saint Charles : la sainteté. Le 24 mai 1578 saint Charles avait dit aux candidats au sacerdoce : « Soyez saints dans votre cœur, dans vos paroles, dans vos actions, soyez parfaits afin de recevoir dignement le Très saint Sacrement de l'Ordre et être comblés des dons du Saint Esprit et de la grâce divine. Ne vous contentez pas de progresser dans la sainteté et dans la voie de la vertu à vous tous seuls ; faites en sorte que les gens aussi puissent se sanctifier par votre exemple et votre parole. »

L'idéal proposé par saint Charles, bien qu'il eût connu des moments de crise, avait traversé les siècles et il n'avait jamais disparu. M. Kaunitz, alors ministre de l'empereur Joseph II, en écrivant un rapport sur les curés de Milan, le 9 mars 1786, affirmait : « Les curés de la Lombardie ont généralement une conduite irréprochable, ils ont la réputation d'aider les malades avec sollicitude et bonté, tandis que les curés de notre pays ne peuvent pas se vanter d'en faire autant. Les prêtres de la Lombardie jouent un rôle de médiation dans les querelles qui éclatent fréquemment parmi les citoyens ; par leur autorité ils empêchent les bagarres, préviennent les altercations et les disputes ; là où ils peuvent le faire, ils veillent beaucoup sur la conduite morale de leurs paroissiens ».

Ce n'était pas un compliment sans importance : il prouvait que la formation, donnée aux séminaristes par les *Oblats*, était bonne. Pourtant, Napoléon les avait supprimés, comme tout autre ordre religieux qui n'était pas spécifiquement voué aux œuvres de charité.

Ce ne fut pas le seul geste destructeur du général français, lors de sa première et de sa deuxième descente en Lombardie.

Quand les Français arrivèrent la première fois, en 1796, ils furent assez bien accueillis par la population. Mais l'espoir des gens fut très rapidement réduit à néant par le pillage des armées françaises. Le 18 mai, trois jours après son entrée à Milan, Napoléon imposa aux provinces lombardes une première contribution de 20 millions de lires de l'époque ; il ordonna la saisie des biens des couvents, y compris les revêtements en cuivre des coupoles, et tous les matelas ; il fit piller les Monts-de-Piété, si prospères et utiles aux pauvres gens, tellement nombreux à Milan. De la même manière il fit prélever de la Pinacothèque Ambrosienne et amener à Paris, les Madones de Bernardin Luini, de Rubens, de Bruegel ; le carton de l'Ecole d'Athènes de Raphaël et treize volumes d'écritures et de dessins de Léonard de Vinci. De ceux-ci il ne fut rendu, en 1816, qu'un seul volume.

Lorsque, vers la fin du mois de mai, les premières révoltes populaires se manifestèrent, les Français réprimèrent durement toute manifestation de rébellion, même celles du clergé. Le 4 juin 1796 l'abbé Paul Bianchi, curé de saint Pron, tomba sous le feu d'un peloton d'exécution, et le 30 juin l'abbé Joseph Pacciarini, doyen de la cathédrale de Milan, fut aussi fusillé.

Puisque l'archevêque Philippe Visconti se montrait trop faible à l'égard de l'envahisseur étranger, la population le contesta et il dut se réfugier au Pensionnat de Gorla Minore, où on avait amené les séminaristes mineurs.

Le séminaire ne resta pas à l'écart de la folie révolutionnaire. Le 28 octobre 1796, un groupe de séminaristes adressa une supplication au Général Comandant en Chef de la Lombardie, général Baragey d'Hilliers « pour qu'il les sauve de la tyrannie de l'archevêque ». A la suite de cette requête le séminaire de *Corso Venezia* fut tempo-

rairement destiné à accueillir les prisonniers de guerre ; puis, le 1^{er} mai 1797, on érigea dans la cour du séminaire, l'*arbre de la liberté*.

Les Autrichiens retournèrent et y restèrent quelque temps, mais durant les treize mois de leur occupation, ils parvinrent à se faire haïr encore plus qu'auparavant. La population, qui, en 1800, les avait accueillis au chant du *Te Deum*, exulta, ensuite devant leur fuite, au retour de Napoléon.

Cette liesse, cependant fut de courte durée. Il y eut de nouveau des intimidations et un contrôle très strict, secondé, cette fois, par la faiblesse du nouvel archevêque, une créature de Napoléon, choisi par Napoléon en personne et imposé au Pape : il s'agissait du cardinal Jean Baptiste Montecuccoli Caprara (1802-1810), qui eut un seul principe pastoral : rendre hommage à Napoléon. Il en soigna le magnifique sacre qui eut lieu à Milan, le 9 mai 1805. Pour cette occasion, se déplaçant de Paris, où il habitait la plupart du temps, il revint à Milan. C'était la deuxième fois qu'il venait à Milan et ce fut aussi la dernière. Quand Napoléon imposa la réduction du nombre des paroisses, le cardinal Caprara y consentit : à Milan il n'en resta que vingt-trois. De même il accepta que Napoléon institue la fête de saint Napoléon martyr (un martyr en réalité jamais existé) le jour de la fête populaire du 15 août. Lorsque Napoléon imposa l'usage d'un nouveau Catéchisme appelé *Catéchisme Impérial* ou *Catéchisme Napoléonien* le cardinal Caprara y consentit. On y enseignait que toute personne qui manquait « aux devoirs envers son empereur », résistait « à l'ordre établi par Dieu lui-même, méritant, ainsi, la damnation éternelle ».

Après la mort, sans gloire, du cardinal Caprara, le 21 juin 1810, quelques mois à peine après la suppression

des ordres religieux, le diocèse dut attendre huit ans pour avoir un nouveau pasteur.

Napoléon voulait le nommer contre la volonté du Pape ; l'empereur autrichien le prétendit aussi quand, en 1814, il reprit possession du royaume Lombardo-Vénitien. Pendant deux ans on discuta sur la nomination du successeur de Mgr Caprara. Enfin le choix tomba sur Mgr Gaisruck.

L'épuration autrichienne ne toucha pas seulement la chaire épiscopale, mais aussi toutes les institutions civiles et ecclésiastiques, y compris le séminaire. Dans cette situation difficile on peut comprendre que le recteur du séminaire de Castello fût remplacé et que l'arrivée d'un nouveau père spirituel, l'abbé Antoine Turri, s'avérât indispensable. Celui-ci accompagna le jeune Louis et le préparera à lui succéder. L'abbé Turri fut directeur spirituel au séminaire de Castello jusqu'en 1818 ; ensuite il passa comme guide spirituel au séminaire de Monza, jusqu'en 1823, quand il fut muté au séminaire majeur de Milan avec le même ministère. Il y resta jusqu'en 1833, année où son ancien élève, l'abbé Louis Biraghi, le remplaça.

Est-ce qu'il en valait la peine ?

Est-ce qu'il valait la peine de rentrer au Séminaire ? Est-ce qu'il valait la peine de suivre la voie du sacerdoce dans le contexte et le climat de cette époque ?

A la mort du cardinal Caprara, le 27 juin 1810, le Chapitre nomma Vicaire du Chapitre un oblat : Mgr Charles Sozzi, recteur du séminaire. C'est à lui qui revint la tâche difficile de guider le diocèse pendant les années

turbulentes de la chute de Napoléon. Il abrogea l'usage du *Catéchisme Impérial* et ordonna de rétablir le catéchisme publié par l'archevêque Philippe Visconti, ce qui eut pour conséquence une ultérieure confusion dans le domaine de la catéchèse. Ce fut encore lui qui géra le diocèse pendant les deux années qui s'écoulèrent entre la désignation impériale de Mgr Gaisruck, en 1816, et la ratification pontificale, en mars 1818 ; tout cela dans un climat de disputes continuelles. Finalement, le 26 juillet 1818 Mgr Gaisruck, archevêque d'origine alsacienne, fit son entrée officielle dans le diocèse de Milan. Il y resta jusqu'au 19 novembre 1846, à l'abri des années les plus intenses du *Risorgimento* italien. Il laissa un excellent souvenir de lui. Le célèbre écrivain italien, Alexandre Manzoni, affirma à son sujet qu'« il dirigea avec sagesse et amour son diocèse ».

Est-ce qu'il valait la peine d'entrer au séminaire et d'y rester en cette période si tumultueuse ? Pour celui qui croit que Dieu conduit l'histoire, la réponse est : « oui, il en valait bien la peine ». Pour celui qui croit en l'amour de Dieu qui appelle à le suivre, la réponse est encore : « oui, il en vaut toujours la peine ».

Pour chaque homme, Dieu a un projet et il souhaite qu'il se réalise. Le bonheur de l'homme, de tout être humain, fait le bonheur même de Dieu. Celui qui aime souhaite le bonheur de celui qu'il aime et dans le bonheur de l'autre il trouve le sien. Celui qui aime sourit, quand il voit le sourire sur le visage de l'autre. Ce discours est d'autant plus valable pour le prêtre, pour le pasteur. Benoît XVI l'a affirmé au début de son ministère pétrinien : le ministère sacerdotal dit-il « est beau et grand, parce qu'en définitive il est un service rendu à la joie, à la joie de Dieu. » Le ministère du prêtre est un ministère de joie : celle des hommes et celle de Dieu.

Une Eglise vivante

Grâce à cette conviction Mgr Louis Biraghi ne se découragea jamais. De toute manière il n'en avait aucun motif.

Même s'il fallait surmonter beaucoup de difficultés et de déceptions, même si de nombreux laïcs et parfois des prêtres s'étaient écartés du droit chemin, même si beaucoup de religieux vivaient dans l'errance et la pauvreté, on pouvait, tout de même, encore espérer.

Il suffisait d'avoir un regard de foi. Ce fut le cas d'Antoine Rosmini, qui nous a laissé une étude admirable de ces années instables et tumultueuses : « Peut-être cette même inquiétude des peuples [...] jaillit-elle d'une source secrète, dont les peuples eux-mêmes n'ont pas encore pris conscience ; peut-être, une soif religieuse se cache-t-elle, par aventure, là où l'irréligion paraît triompher : la soif d'une religion libre de se communiquer aux cœurs des peuples, sans l'intermédiaire des princes ou des gouvernements. De ce fait, le cri irrégulier se démentit lui-même, car, par erreur on identifie la haine ressentie envers un ministre de la religion qui a été asservi, à la religion elle-même et on l'attaque. Selon le dessein de la Providence, une grande réorganisation des nations est en train de se préparer en vue de tout autre but : [...] (celui) de délivrer l'Eglise du Christ, dans la main duquel réside tout pouvoir ».

Ainsi déjà à cette époque.

Non loin du séminaire de Castello au-dessus de Lecco, où Louis Biraghi venait tout juste de rentrer, vivait un saint homme, un prêtre, dont le souvenir est encore bien vivant dans le diocèse de Milan : l'abbé Séraphin Morazzone. Pauvre et réservé, mais déjà considéré

comme un saint, il était curé de Chiuso, un tout petit patelin près de Lecco qui, s'étant agrandi au fil du temps, est devenu une commune.

Alexandre Manzoni avait fait sa connaissance lorsqu'il était venu passer une période de temps à la campagne ; il s'en était inspiré pour créer le portrait du curé de la première rédaction des *Fiancés*. Ensuite, il le remplaça, en créant le personnage de Don Abbondio, bien plus vif et original. En tout cas, Alexandre Manzoni nous a laissé la plus belle et vivante description d'un prêtre lombard de l'époque, un bel exemple pour nous tous. Manzoni écrit les pages de Fermo et Lucie, le premier titre de son fameux roman, à quelques mois de la mort du saint prêtre, survenue le 13 avril 1822. « Si la vertu d'un homme, à elle seule, suffisait à le rendre illustre, le curé de Chiuso, laissant de lui un excellent souvenir, deviendrait l'un des exemples les plus remarquables pour la postérité. Toutes ses pensées, toutes ses paroles, toutes ses actions étaient pieuses : son sentiment habituel : l'amour ardent pour Dieu et les hommes ; son constant désir : accomplir son devoir ; sa conception du devoir : *faire tout le bien possible* ; il croyait ne jamais être à la hauteur de ce qu'il faisait, car il était profondément humble, sans savoir de l'être ; il possédait au plus haut degré les vertus de la pureté, de la charité laborieuse, du zèle, de la pénitence, mais il s'efforçait toujours de s'en procurer davantage. Si tout homme pouvait se conduire ainsi, la communion de la société humaine pourrait aller bien au-delà de l'imagination des utopistes les plus hardis. Ses paroissiens et tous les habitants des environs l'admiraient et l'honoraient. Sa mort fut pour eux un événement solennel et douloureux ; ils accoururent auprès de sa dépouille mortelle. Ces gens simples s'imaginaient que le monde entier aurait dû s'émouvoir pour cette perte, car un juste

venait de les quitter. Mais à dix lieues de là, le monde n'en savait rien, n'en sait rien, n'en saura jamais rien. A présent, je regrette de ne pas posséder une habileté littéraire telle, qui puisse le rendre illustre, de ne pas pouvoir donner un éclat et une réputation perpétuelle et à ces mots : prêtre Séraphin Morazzone, curé de Chiuso. »

Cette page n'a besoin d'aucun commentaire, mais seulement d'être méditée. Elle témoigne que la sainteté, notamment celle du prêtre, est toujours féconde.

Il était permis d'espérer en ces années, car, comme l'avait affirmé Antoine Rosmini – un nouveau type de prêtre, meilleur qu'auparavant, était en train de prendre forme. C'est bien ce type de prêtre que les jeunes séminaristes, les esprits éclairés et les gens du peuple souhaitaient.

Ce désir du peuple est clairement précisé dans une œuvre mineure de la littérature du XIX^e siècle lombard : *Un curé de campagne* de Charles Ravizza. L'auteur imagine que Joseph Parini, désormais vieux et à la fin de sa vie, se promène avec un jeune séminariste, proche de son ordination, et lui donne des conseils pour son avenir. Il vaut la peine de lire cette longue citation, car elle est chargée de symboles. Joseph Parini mourut le 15 août 1799, à l'aube du nouveau siècle, le siècle de Louis Biraghi ; ses recommandations sont pour le jeune candidat une consigne et une exhortation. Voici les qualités qu'un prêtre, Parini, et un laïc, Charles Ravizza, souhaitent pour le prêtre du XIX^e siècle : « Ce siècle, qui veut qu'aucun obstacle n'empêche le progrès de la société et qui aspire à égaliser toutes les classes, a enlevé au clergé tous les privilèges qui, depuis mille ans, paraissaient lui donner une puissance incontestée et sans restrictions. Bien plus, maintenant qu'il s'est aperçu que ces principes sont un simple prétexte pour s'enrichir, il a commencé à

vendre les propriétés du clergé et on ne peut imaginer quand et où tout cela finira. Toi, qui es encore jeune, tu verras peut-être d'humbles, pauvres frères délogés de leurs monastères, errants et exposés à la risée du monde, dont ils ne connaissent pas les mœurs. Seuls ces prêtres qui, à l'évidence de tous, seront des travailleurs, utiles au monde, pourront continuer à exercer leur ministère, car le siècle n'aura pas le courage de faire valoir des prétextes contre eux. Faites ouvertement du bien et le futur vous respectera [...]. Toi, mon fils, tu seras bientôt un prêtre. Puisses-tu ne jamais oublier que ta mission est extraordinaire ! Le champ de bataille est, plus que jamais ouvert et dégagé ; il faut y accéder dépouillés et munis des seules armes de la charité et de la foi ; vous devrez conquérir l'amour et la vénération des gens par vos actions. Ne te mêle pas des petites affaires du monde, cela pour éviter de perdre ton autorité à l'égard des réalités plus importantes : mais ne te dérobe pas par lâcheté, quand sont en jeu la vérité et la justice. La mission du prêtre est de combattre pour les principes les plus saints ; pourquoi, donc, devrions-nous négocier avec l'ennemi ? [...] Notre famille est le genre humain. Nos espérances et nos craintes ne sont pas de ce monde. Le monde sait bien — même trop — que notre charité ne doit pas avoir de limites ; s'il voit en nous une surabondance de puissance et d'aisance, il la regardera d'un œil perplexe et dérisoire, comme pour avancer que nous manquons à notre devoir envers les autres. Etudie, car il faut montrer que les prêtres n'ont pas peur du progrès et de la vérité, et puis, parce qu'il faut que nous soyons utiles aux autres par tous les moyens que la civilisation, c'est-à-dire Dieu, nous offre. Mais surtout aime, aime sincèrement, alors toutes les tâches te paraîtront faciles ».

C'est dans ce climat que Louis Biraghi se prépara à servir ses frères par amour pour Dieu.

CHAPITRE III

« Six jours avant la Pâque » (Jn. 12, 1)

Préface

Il ne manquait que six jours à la Pâque. C'est bien à la fête de Pâque que l'évangéliste Jean veut nous amener. Son évangile, d'ailleurs, n'est qu'une préparation à cette fête. Il débute par une première semaine, dont le sommet est le récit des noces de Cana, quand le vin miraculeux est donné et il se termine par une autre semaine dont l'apogée est la Pâque, quand le Christ se donne dans le Pain et le Vin, qui sont son Corps et son Sang. Tout d'abord, le vin miraculeux des noces de Cana et, à la fin, le poisson miraculeusement pêché et offert par Jésus avec du pain (cf. Jean 21,1-13) : introduction à une question fondamentale, trois fois répétée : « M'aimes-tu ? Es-tu prêt à me suivre ? » (cf. Jean 21,15-19).

Le parfum du nard, donc, est le parfum eucharistique. Ce n'est pas un hasard si Jean reprend la même connotation chronologique pour introduire la Cène pascale, la *Cène de l'amour* : « Avant la fête de Pâque [...] Jésus aima les siens qui étaient dans le monde et il les aima jusqu'au bout » (Jean 13,1).

Le contexte eucharistique renvoie à celui qui est le serviteur de l'eucharistie, c'est-à-dire le prêtre. Le pape

Jean Paul II en parle avec ferveur dans son oeuvre *Ma vocation : don et mystère*, à l'occasion du 50e anniversaire de mon ordination sacerdotale. Il y médite le miracle de toute Eucharistie au moment où le prêtre « agit vraiment *in persona Christi*. [...] A ce moment précis, il est comme enveloppé par la puissance de l'Esprit Saint et les paroles qu'il prononce acquièrent la même efficacité que celles sorties de la bouche du Christ, lors de la dernière Cène ».

Rien ne peut mieux expliquer la raison d'être du sacerdoce. « Célébrer l'Eucharistie – disait Jean Paul II dans *Ma vocation : don et mystère* – est, pour tout prêtre, la fonction la plus sublime et la plus sacrée. »

C'est à cela – et il n'y a rien de plus important que cela – que Dieu appelle ceux qu'il choisit comme ministres de son Eucharistie, car l'« Eglise vit de l'Eucharistie ». « L'Eucharistie, présence salvifique de Jésus dans la communauté des fidèles et nourriture spirituelle pour elle, est ce que l'Eglise peut avoir de plus précieux dans sa marche au long de l'histoire » (*Ecclesia de Eucharistia*, n.9).

Le devoir de sainteté de tout prêtre dérive du rapport singulier et unique que celui-ci entretient avec l'Eucharistie.

Lors de son dernier message aux prêtres, le Jeudi Saint 2005, Jean Paul II nous l'a répété. Dans l'entête de ce message on lisait : « Polyclinique Gemelli, le 13 mars 2005. » C'était presque son testament, son dernier mot aux prêtres de l'Eglise : « C'est de notre relation à l'Eucharistie que la condition *sacrée* de notre vie tire aussi son sens le plus exigeant. Cette condition doit transparaître dans toute notre manière d'être, mais avant

tout dans notre façon de célébrer. Mettons-nous, donc, à l'école des saints ! »

Dans notre cas, mettons-nous à l'école du bienheureux prêtre Louis Biraghi.

Prêtre pendant l'Année Sainte

Louis Biraghi fut ordonné prêtre dans la cathédrale de Milan par le cardinal Charles Gaisruck le 28 mai 1825 ; il célébra sa première messe le jour suivant, le 29 mai 1825 dans la chapelle dédiée à sainte Thérèse, bâtie à côté de la ferme de famille, la Castellana, à Cernusco sur Naviglio.

Ce fut une belle fête, comme les gens de Lombardie savent en organiser pour leurs nouveaux prêtres. Mais ce fut surtout une belle fête, parce que l'ordination sacerdotale de Louis Biraghi arrivait à un moment tout à fait singulier : en 1825 on célébrait l'Année Sainte, la seule, d'ailleurs, qu'on pût célébrer au cours du XIXe siècle.

En 1800 il n'y eut pas d'année jubilaire. Nombreux étaient ceux qui pensaient qu'on n'en célébrerait jamais plus, à cause — disait-on — de la fin de la papauté. En effet, le pape Pie VI était mort le 29 août 1799 en exile, prisonnier, pour ainsi dire, à Valence. Personne n'osait s'opposer à la France, qui avait menacé de guerre tout état qui accueillirait un conclave. Mais, vers novembre, Napoléon, qui préparait sa montée au trône, fit savoir qu'il ne s'y opposerait pas. Sans attirer l'attention, les cardinaux se réunirent à l'île Saint-Georges, près de Venise, où se trouvait un monastère bénédictin soumis à la clôture et, de ce fait, interdit aux troupes nationales. Après quatre longs mois, assez difficiles, le 14 mars 1800

les cardinaux élurent le bénédictin Barnabé Chiaramonti, qui choisit le nom de Pie VII, en souvenir de son malheureux prédécesseur. Dans ces conditions, il était impossible de penser à l'Année Sainte, d'autant plus que le nouveau Pape n'arriva à Rome qu'en juillet : on n'avait pas assez d'argent pour financer son voyage de Venise à Rome !

Pas d'autres jubilés, pendant ce siècle.

Il n'y en eut pas en 1850, car Pie IX était confiné à Gaète. Ayant fui Rome, où la République Romaine venait d'être proclamée, le Pape n'en revint qu'en juillet de la même année et sous la protection de l'armée française.

Pas d'Année Sainte, non plus, en 1875. Depuis que Rome était devenue la capitale d'Italie, le 20 septembre 1870, Pie IX se considéra comme prisonnier, à l'intérieur du palais du Vatican. De cette manière il voulait protéger la liberté de l'Eglise de tout pouvoir temporel. Il y réussit. Le Pape proclama l'Année Sainte et accorda les indulgences qu'il gagna personnellement, en descendant à la basilique Saint-Pierre. Cependant, il le fit à huis clos. Cette année, à Rome, on ne vit arriver, d'ailleurs, que quelques pèlerins très fervents.

Le jubilé de 1825 fut entravée — il est vrai — par les Gouvernements, mais, enfin, la tenace volonté de Léon XII (1823-1829) l'emporta. Il proclama l'Année Sainte malgré le scepticisme dominant de l'époque, garantissant aux souverains qu'elle ne serait pas occasion de rassemblement des sociétés secrètes, qui avaient déjà enthousiasmé l'Europe avec les mouvements insurrectionnels de 1821. Le Pape eut raison : on estime que 375.000 pèlerins arrivèrent à Rome, un chiffre impressionnant pour l'époque. Lorsque, le 10 avril, le dimanche *in albis*, le Pape, en pèlerin, se mit en marche vers toutes les basili-

ques jubilaires, l'étonnement fut général, un étonnement mêlé d'admiration qui envahit toute la presse, même celle qui lui était hostile.

Ce fut dans ce climat d'intense ferveur que Louis Biraghi fut ordonné prêtre : la sacralité du sacrement de l'ordre s'unissait à la sacralité de l'Année Sainte qu'on célébrait.

Alors Louis Biraghi ne savait pas que, par une incroyable, étonnante et singulière coïncidence de dates, il se créerait un lien avec Louis Monza. Ce dernier, ordonné prêtre exactement cent ans plus tard, le 19 septembre 1925 au cours de l'Année Sainte, a été proclamé bienheureux le même jour que Louis Biraghi, le 30 avril 2006.

« Ministres de Dieu qui est la sainteté-même »

Qu'attendait-t-on de lui et de ses soixante-cinq camarades de séminaire ? On le devine, en lisant ce que le Cardinal Gaisruck dit aux séminaristes de Milan, lors d'une de leurs premières rencontres, le 15 janvier 1819. Il s'était rendu au séminaire – selon son habitude – pour assister aux examens semestriels ; puis, il était resté avec les candidats au sacerdoce, afin de les encourager et de les exhorter : « Puisque vous voulez entreprendre une carrière qui conduit au Sanctuaire, il faut que, dès votre jeunesse, vous veilliez avec la plus grande sollicitude, à vous parer de toutes les vertus nécessaires aux ministres de Dieu, qui est la sainteté-même et que vous tâchiez de resplendir aux yeux des fidèles par vos bonnes œuvres, afin que le Père Céleste en soit glorifié. La religion, la piété, les études doivent être votre joie. Quant à vous,

souvenez-vous qu'en tant que prêtres, vous devrez être les modèles et les maîtres des gens qui seront confiés à vos soins pastoraux. Si vous ne grandissez pas dans la piété et la doctrine — qui sont les deux objectifs principaux de l'éducation que vous avez reçue au séminaire — vous serez comme des arbres stériles et sans fruits. Vous savez bien, d'ailleurs, que tout bon agriculteur arrache les herbes qui occupent inutilement son terrain. »

Le cardinal Gaisruck se montrait assez exigeant à l'égard de ses prêtres : il leur demandait la sainteté même de Dieu. La vocation du prêtre est celle de la sainteté ; la sainteté est la *norme* pour le prêtre : un prêtre « qui est conforme à cette norme » est un saint, alors que celui qui se considère un prêtre *normal*, n'est qu'un prêtre médiocre.

Louis Biraghi — sa béatification en témoigne — répondit aux attentes de son évêque. Voici ce que lui-même confiait à Mère Marina Videmari dans sa lettre du 15 janvier 1841 : « Comme je désire devenir saint ! Et pourtant je n'avance en rien. Comme je désire me donner complètement à la prière et à la contemplation ! Et pourtant, occupé à promouvoir maintes choses pour la gloire du Seigneur, je néglige de dire mes prières, je néglige la méditation et je reste toujours l'homme imparfait que j'étais. J'ai maintes fois prié le Seigneur de ne pas me laisser mourir d'une mort ordinaire, mais du martyr ou d'épuisement, en accomplissant des œuvres de charité. »

Le Seigneur semble l'avoir exaucé, car sa vie ne fut absolument pas ordinaire.

Professeur au Séminaire

Après son ordination sacerdotale, il fut destiné à l'enseignement, dans un premier temps au Petit Séminaire de Monza et puis au Petit Séminaire Saint-Pierre de Seveso, enfin de nouveau à Monza. Il est intéressant de suivre son itinéraire d'éducateur. Il débuta par l'enseignement du grec à Monza, mais nous savons que, déjà en novembre 1824, alors qu'il était dans sa quatrième et dernière année de théologie, Louis Biraghi, ordonné diacre le 12 juin de la même année, avait été destiné au séminaire de Monza avec la double fonction de recteur adjoint et de professeur de grec dans les classes du premier cycle de philosophie. Un an après son ordination sacerdotale, il fut muté au séminaire Saint Pierre Martyr, à Seveso. Il y resta deux ans (1826-1828) pour passer, ensuite au séminaire, où il avait commencé ses études. Pendant l'année scolaire 1828-1829 on le retrouve au séminaire de Castello, au-dessus de Lecco en qualité de directeur spirituel. Les années suivantes (1829-1831) il revint au séminaire Saint-Pierre Martyr pour y enseigner la rhétorique ; enfin, il réintégra le séminaire de Monza pour une période de deux ans (1831-1833), où il fut professeur de philologie et d'histoire.

Certes, l'abbé Biraghi n'était pas fait pour mener une vie tranquille ; ses Supérieurs, d'ailleurs, ne le lui permirent jamais. En examinant attentivement toutes les fonctions que, dès son jeune âge, ils lui confièrent, il faut reconnaître qu'il était digne de toute confiance.

L'étude de la langue grecque, par exemple, introduite depuis peu, conformément aux programmes d'enseignement du gouvernement autrichien, comportait la lecture et l'interprétation des grands classiques, aussi bien chrétiens que païens. Pareillement, dans les cours du

premier cycle du lycée, au séminaire de Seveso étaient abordés les textes de Cicéron et de Tite Livie, de Catulle et de Virgile, d'Horace et de Tibulle. De son côté, Mgr Gaisruck ne voulait pas que l'on enseigne des auteurs tels que Pétrarque ou Tasse, et encore moins Arioste et Métastase : ce n'était que de la poésie douceuse qui, selon son opinion, ne convenait pas à des hommes qui devaient être courageux et déterminés.

Il fallait accompagner les jeunes élèves avec discernement dans la connaissance de ces textes : aujourd'hui cela peut nous faire sourire, mais à l'époque on faisait très attention à ce que véhiculait l'enseignement, car un enfant se fie instinctivement à l'enseignant qu'il estime, en embrassant ses convictions, avant même d'en accepter les connaissances.

Le style de l'enseignant

Comme on regarde le passé, on prépare l'avenir. Si l'on pense à l'importance de l'enseignement de l'histoire dans la formation humaine, nous pouvons penser, à raison, que l'abbé Biraghi fut particulièrement estimé.

Assurément il méritait une telle estime comme en témoigne l'un de ses premiers élèves, l'abbé Louis Bellasio (1805-1887), curé au Sacro Monte de Varèse. Voici ce qu'il écrivit à sa mort : « Il fut mon maître, il m'aima toujours [...] je l'ai toujours vénéré, je l'ai toujours admiré avec reconnaissance et affection. » L'abbé Bellasio ne fut pas le seul. L'abbé Gaétan Annoni (1815-1892), archiprêtre de Monza, nous apprend qu'il était « un excellent maître » ; l'abbé Joseph Negri (1813-1885) se souvient de l'avoir eu comme « maître, guide affectueux et patient

dans les lettres, les sciences et la vie spirituelle. J'ai toujours admiré, non seulement son vaste et multiforme savoir, mais aussi et surtout sa sincère et profonde piété, sa ferveur et sa capacité de guider les âmes. »

Toutefois, il y eut aussi – il faut l'avouer – ceux qui ne l'apprécièrent point, car – disaient-ils – il était trop spirituel, trop fidèle au magistère de l'Eglise, trop attaché à la tradition et pas assez ouvert aux nouveautés des temps. Il en est toujours ainsi : il y a toujours des gens – très peu nombreux en réalité – qui estiment que les nouveautés progressent avec eux, avec leurs idées et orientations, oubliant que la vraie nouveauté progresse toute seule et, qu'avec elle, progresse aussi la vérité, se frayant paisiblement la route grâce à ses propres forces. Le Concile Vatican II nous le rappelle dans la déclaration *Dignitatis humanae* : « La vérité ne s'impose que par la force de la vérité elle-même, qui pénètre l'esprit avec autant de douceur que de puissance. »

Nous pouvons connaître le style et l'esprit de son enseignement, non seulement grâce aux souvenirs de ses élèves, mais aussi grâce à ses œuvres.

Nous possédons les annotations du *Discours Inaugural* au cours de rhétorique et les notes du cours même, prises pendant le 1^{er} semestre 1831, par un de ses élèves, un certain Antoine Sirtori : de lui on ne connaît que le nom. Un autre de ses écrits, une vulgarisation des *Confessions* de saint Augustin, voit le jour à la même période. Le titre est long – c'était habituel à l'époque : *Les Confessions de saint Augustin Evêque d'Hippone, vulgarisées et réduites à une facile compréhension à usage spécifique de la jeunesse cultivée* (1832). Cet ouvrage eut un discret succès : il y eut six éditions, dont deux après sa mort.

Voici comment l'abbé Biraghi exhortait ses élèves : « Le temps approche où l'éloquence sera, pour ainsi dire, votre premier devoir. Y aura-t-il parmi vous des indolents, des paresseux dans l'apprentissage d'un devoir si important ? Quant à moi, je ne m'épargnerai ni efforts, ni diligence, pour que votre travail, non seulement ne soit pas vain, mais puisse apporter ses fruits au-delà de ce que j'ai fait pour vous. Je ne vous épargnerai pas mes corrections, je ne manquerai pas de vous donner mon avis [...] et vous, veuillez tout accueillir sans vous décourager, avec la ferveur que l'on exige de vous. »

Le but de son enseignement est de former des jeunes fervents, enflammés d'amour pour Dieu, capables de le communiquer avec passion à leurs frères. On en trouve témoignage dans les notes de son élève Antoine Sirtori, au sujet duquel nous ne savons que peu de choses. La note 14, du chapitre 2 des *Règles de Rhétorique* nous aide à pénétrer dans le cœur du professeur Biraghi. La méthode est celle de l'ancien catéchisme, avec des questions et des réponses : « A quoi faut-il viser lorsque l'on fait des panégyriques sacrés ? Il faut se garder de cette manie de chercher des projets nouveaux, car cela conduit aux bizarreries et aux bêtises ; il faut éviter de dire ce qui pourrait être un simple divertissement pour les auditeurs, et se rappeler que l'on parle du haut de la chaire de Jésus Christ, au nom de Jésus Christ, pour exhorter les fidèles à suivre ou, tout au moins, à louer Jésus Christ, si admirable parmi ses saints. Et quel horrible sacrilège ce serait que de se prêcher soi-même. »

Quelques pages plus loin, dans les notes de Sirtori, on apprend à quelle source tout prêtre doit s'abreuver pour sa prédication : l'abbé Biraghi affirme que l'homélie doit conduire au sublime, qui « à lui seul, grâce à l'usage de quelques grandes et audacieuses pensées, est capable de

charmer et de ravir ». « Comment se former au sublime ? En se laissant pénétrer par tout ce qu'il y a de plus grand et de plus touchant dans les actions humaines, dans la nature, dans les choses de Dieu. Pour cela il faut étudier la philosophie, l'histoire, les poètes et les orateurs classiques et, surtout, la Sainte Ecriture, qui est source incomparable de toute grandeur. »

Le cœur de l'enseignant

Le cœur du jeune professeur Biraghi révèle déjà le futur fondateur des sœurs Marcellines. Ces dernières furent appelées en tant qu'éducatrices à former les jeunes filles de leur temps, par la synthèse de la culture classique et laïque et la parole de Dieu. Biraghi proposa aux Marcellines ce qu'il avait auparavant proposé à ses séminaristes, ce qui était si profondément enraciné dans son cœur d'homme et de prêtre : la conviction que « tout ce qui est vrai et noble, tout ce qui est juste et pur, tout ce qui est digne d'être aimé et honoré, tout ce qui s'appelle vertu et qui mérite des éloges, tout cela, doit être pris à notre compte » (Philippiens 4,8).

Son ouvrage, la vulgarisation des *Confessions* de saint Augustin en témoigne. Considérons les paroles de son *Introduction* : « Je m'adresse à vous, ma chère jeunesse, vous qui êtes mon cœur et l'objet de mes attentions. Veuillez accepter l'œuvre que je vous offre, et que j'ai préparée spécialement pour vous ». Il l'avait composée pour ses jeunes séminaristes, mais non seulement pour eux : depuis quelque temps, en effet, l'abbé Biraghi se vouait à la prédication et au ministère de la confession ; ce faisant, il approfondissait la connaissance du cœur des hommes et des jeunes dans une époque si complexe et

tourmentée : « Vous pouvez bien le constater — continuait-il — : toute occasion est bonne pour dénigrer le véritable esprit chrétien : l'on se moque de la piété, l'appelant bigoterie comme si, à notre époque, il y avait grand danger à être excessivement croyant. Je suis d'autant plus peiné lorsque je constate que certaines passions abominables et certaines actions ignobles et indignes de l'homme, et donc du chrétien, sont présentées et louangées comme des passions légitimes et des actions courageuses. » Malgré cela, Biraghi ne fut jamais découragé, ni pessimiste. Au contraire, c'est en réponse à cette grave situation qu'il avait publié les *Confessions*. Voici ce qu'il écrivit à ses jeunes élèves : « Apprenez d'un jeune qui expérimenta tout dans sa vie, qui fut l'un des plus grands esprits et qui est l'un des plus grands saints et docteurs de l'Eglise ; apprenez à connaître le monde, Dieu et vous-mêmes ; sachez apprécier le credo de Jésus Christ et vous tenir à l'écart des camarades licencieux ; sachez vous garder des opinions perverses et du dégât des passions, tâchez de vivre une vie digne de l'homme et du chrétien. [...] Que le Seigneur bénisse mon œuvre et qu'il vous bénisse aussi. »

Biraghi publiait cette touchante *Introduction* quelques mois avant sa nomination à directeur spirituel des séminaristes théologiens. Ce fut l'archevêque Gaisruck qui l'appela à cette nouvelle tâche, une mission très difficile et de grande responsabilité pour la vie d'un prêtre. Etre l'accompagnateur spirituel des futurs prêtres signifiait que le clergé milanais serait tel que l'abbé Biraghi le façonnerait. S'il est vrai que le futur d'une Eglise dépend, en bonne partie, de ses prêtres, la responsabilité de l'avenir de l'Eglise ambrosienne reposait ainsi sur ses épaules. Il formerait des prêtres, qui, à leur tour, formeraient des chrétiens, mais aussi d'autres futurs prêtres.

D'ordinaire, la vocation sacerdotale passe tout d'abord, par le témoignage de vie d'un prêtre. La joie de servir le Seigneur s'épanouit dans le cœur d'un jeune homme, grâce au témoignage d'un prêtre qu'il a vu heureux d'accomplir sa mission. Tels auraient dû être les prêtres, pour que les jeunes de l'Eglise milanaise fussent en mesure de leur ressembler. Tels doivent être, encore de nos jours, tous les ministres de Dieu, pour que, aujourd'hui comme demain, les jeunes chrétiens du monde entier puissent suivre leurs traces.

Directeur spirituel

Au mois de novembre 1833, âgé de 32 ans, Louis Biraghi devient directeur spirituel au Séminaire Majeur de Milan, situé sur le boulevard de la Porte Orientale, comme on appelait alors le boulevard *Corso Venezia*. Ce nouveau ministère aurait pu l'inquiéter : la communauté comptait presque trois cents séminaristes théologiens et un corps enseignant composé de personnalités très différentes et par nature et par culture ; parmi celles-ci il retrouva quelques-uns de ses éducateurs, ainsi que d'anciens élèves notamment l'abbé Jean Baptiste Vegezzi, qui avait été son professeur de morale et l'abbé Paul-Angelo Ballerini, dont il avait été directeur spirituel et qui ensuite devint son archevêque.

Comment vécut-il cette singulière expérience ? J'estime qu'il n'y a rien de plus grand pour un prêtre que d'être formateur de prêtres.

D'une part, il devait suivre les traditions, celles que ses prédécesseurs lui avaient confiées : chaque soir d'hiver il devait proposer la méditation, chaque jeudi il

devait prêcher aux séminaristes et, un jour de son choix, apprendre le catéchisme au personnel de service du séminaire ; d'autre part, il devait prêcher les Exercices Spirituels qui d'habitude se pratiquaient à la Pentecôte. Il lui incombait également de confesser : chaque semaine il confessait la moitié de la communauté, c'est-à-dire au moins 150 jeunes.

Mgr Biraghi ne se contentait pas de perpétuer la tradition. Il repoussait le slogan habituel « On a toujours fait de même ; à quoi bon faire autrement ? Il ne faut rien changer ».

En hiver, la pensée du soir était tellement courte qu'« on ne s'asseyait même pas ». Alors il la remplaça par l'explication « verset par verset » de tout le Nouveau Testament. En été, la méditation du matin pour les séminaristes devint journalière et elle se développa autour du commentaire des Psaumes. Il y avait aussi des *Clercs externes* qui venaient au séminaire exclusivement pour y suivre les cours ; ceux-ci, l'après-midi venu, rentraient chez eux ou dans leurs paroisses d'origine. Ils étaient presque quarante ; l'abbé Biraghi introduisit « des examens et des instructions. » tout spécialement pour eux. Au séminaire, selon la tradition, les exercices spirituels se tenaient pendant la période de carnaval et, d'ordinaire, ils étaient prêchés – tout au moins en grande partie – par les *Oblats Missionnaires de Rho* : l'abbé Biraghi préféra les prêcher lui-même, car ils étaient – et restent – l'un des moments les plus importants qui jalonnent, d'année en année, le chemin conduisant au sacerdoce. Enfin, pendant la période pascale, Biraghi institua « une conférence d'une heure chaque mardi » pour préparer à l'ordination sacerdotale les *Candidats*, comme on appelle les séminaristes des classes terminales ; cette conférence avait pour objet les ordres sacrés,

les célébrations liturgiques ou bien les « engagements du prêtre » : la prudence qu'il lui faut avoir au confessionnal ou lors de la direction spirituelle. En plus de toutes ses obligations, il lui fallait trouver du temps pour tout ce qui n'était pas inscrit à son emploi du temps : par exemple l'écoute des séminaristes à n'importe quel moment de la journée, ce qui n'était – à bien y réfléchir – la moindre de ses responsabilités.

Pourtant L'abbé Biraghi le faisait volontiers. Certes, il se fatiguait : après neuf ans – le 21 avril 1842 – il demanda à être remplacé, en énumérant au cardinal Gaisruck les arguments ci-dessus listés. Fatigué, certes, mais heureux. Quinze jours après avoir écrit à l'archevêque pour lui faire part de sa lassitude, le 7 mai 1842 il écrivait à Mère Marina Videmari : « Mes séminaristes aussi me donnent beaucoup de satisfaction, se montrent très obéissants et désirent que je les instruisse dans tous les domaines ecclésiastiques, ce que je fais chaque jour, pendant une heure. Le matin de bonne heure, j'aime bien faire avec eux la sainte méditation et ils ne parlent point. Oh ! S'ils pouvaient demeurer ainsi toute leur vie durant ! »

Un prêtre, donc, un saint

« Oh ! S'ils pouvaient demeurer ainsi toute leur vie durant ! » Ces paroles si touchantes nous posent des questions : quel but visait la formation spirituelle de l'abbé Biraghi ? Que souhaitait-il pour ses jeunes prêtres ? Quel était son idéal de prêtre ?

On peut tout résumer en deux mots : sainteté et mission.

Pour l'abbé Biraghi ses séminaristes se devaient d'être saints. Un extrait de son *Discours d'adieu aux Ordinands* nous aide à mieux comprendre : ce sont des paroles pleines d'affection qu'il adresse à ses disciples, avant leur départ pour la mission vers laquelle Dieu les appelle : « La doctrine, la connaissance, la vérité vous sont confiées, ainsi que les mystères du Royaume des Cieux ; que sur vos lèvres demeure la science que vous ferez connaître, au nom de Dieu, à tous les peuples [...]. Luttez, non pas pour accroître votre succès, non pas pour obtenir des avantages, ni faire valoir vos caprices ou vos satisfactions personnelles, luttez plutôt pour la vérité et la justice. Telle est le combat que tout prêtre doit mener : combattre en faveur de la vérité et de la justice au moyen de la vérité et de la pénitence ; vaincre par la douceur, triompher par la patience, régner par la croix. Nos armes sont la parole de Dieu, les larmes et la prière ; notre gloire, la croix de Jésus Christ ; notre science et unique récompense : Jésus et Jésus crucifié [...]. Le ministère sacerdotal n'est pas oisiveté, mais labeur, il n'est pas travail de figurant, mais sérieux engagement ; le ministère sacerdotal n'est pas une tenue de gloire, mais gloire dans les difficultés. [...] Courage, donc, allez, sortez dans le champ du monde, c'est dans le monde qu'on exerce le sacerdoce. [...] Un tel ministère est assurément saint et saint doit être également son ministre. Plus un prêtre est saint, plus il est capable d'intercéder pour son peuple. [...] Le sacerdoce est sacré ; or sacré et saint sont la même chose. »

Sa profonde conviction se trouve résumée en ces quelques mots : « Mes très chers séminaristes, disait-il, la première éminente qualité des ministres de Jésus Christ est de l'aimer, de l'aimer vraiment, de l'aimer par-dessus tout. »

Ce n'était pas du tout une fantaisie. Les prêtres se devaient d'être saints ; la sainteté était et est encore de nos jours ce que l'Eglise ambrosienne exige d'eux. Telle est l'idée dominante du *Cathechismus Ordinandorum* publié en 1837, un texte bien structuré et écrit par l'abbé Biraghi en latin, selon l'usage de son temps ; il l'avait conçu et voulu pour ses séminaristes, mais on l'utilisa jusqu'à la seconde guerre mondiale. Le cardinal Gaisruck le donnait aux séminaristes, comme expression de son amour et de la sollicitude qu'il avait à leur égard, souhaitant que tous soient de bons ministres de Jésus Christ. Une seule phrase pour tout synthétiser : « Entrer dans les ordres c'est s'acheminer vers la sainteté. » Aucun commentaire ne se révèle nécessaire !

Un prêtre, donc, un missionnaire

« Allez, sortez dans le champ du monde, c'est dans le monde qu'on exerce le sacerdoce. » Il ne se contenta pas d'exhorter ainsi ses disciples dans son *Discours d'adieu aux Ordinands*, mais il leur montra le chemin, en le parcourant lui-même.

Après y avoir longuement pensé, Biraghi encouragea le projet de créer une communauté de prêtres voués à la mission dans la ville : un groupe de *prêtres diocésains* qui mèneraient une vie commune, se vouant à plein temps à la prédication et aux confessions. Ils le feraient totalement dégagés des liens juridiques auxquels les curés et, en général tout le clergé, étaient fortement tenus à cette époque. Il s'agissait d'une nouvelle forme de présence pastorale, bien moderne : il existait déjà, d'ailleurs, dans le reste de l'Europe des exemples de ce genre.

Le cardinal Gaisruck n'approuva pas son projet, car il y avait trop de divisions à l'intérieur du clergé ambrosien, trop de façons différentes d'envisager le ministère sacerdotal et cela trop souvent aux dépens du bien si précieux qui est la communion.

L'abbé Biraghi obtempéra immédiatement et sereinement. Au fond, son plus grand désir était de ne pas rater une seule occasion pour faire connaître l'évangile.

Il aspirait à annoncer l'Évangile par la prédication ; ne pouvant pas le faire, l'abbé Biraghi se voua à l'annonce de la parole de Dieu à travers la presse. Il participa à la création et à la diffusion de *L'Ami Catholique*, puis de *l'Observateur Catholique*. Il fallait moderniser la pastorale dans ses structures et ses méthodes ; non seulement il était capital de préserver le patrimoine de la vérité, mais aussi il était important de savoir le proposer dans son intégralité à la société, qui est en constant renouvellement.

Il était important d'annoncer la bonne nouvelle et de garder une âme missionnaire, sans pourtant négliger les nouvelles situations.

L'idée d'envoyer des missionnaires dans la ville lui était venue à l'esprit, surtout parce qu'il estimait nécessaire d'ajuster aux nouvelles situations ce qui existait déjà. De fait, dans le diocèse de Milan œuvraient déjà les *Oblats Missionnaires de Rho*, mais ils étaient regardés avec méfiance par les autorités civiles. En outre, tout en admettant qu'ils devaient se renouveler, ceux-ci restaient fermes sur leurs méthodes.

L'esprit missionnaire

L'abbé Biraghi était l'ami et le confident des *Oblats de Rho*, et plus particulièrement de leur supérieur, le père Angelo Ramazzotti, qui devint par la suite archevêque de Pavie et patriarche de Venise. Il avait choisi la voie de la prêtrise pour satisfaire son amour missionnaire, ce qui orienta son choix d'appartenir aux *Missionnaires de Rho*. Le 19 janvier 1836, il écrivit à sa mère « Celui qui entreprend une mission comme il se doit, est quelqu'un qui a ressenti le besoin d'un amour ardent. Il veut aimer son Dieu, son âme et les enfants de Dieu, son prochain. Mais comment y parvenir ? Ah, peut-être, se dit-il, y arriverai-je si j'entends mille fois par jour quelqu'un qui me répète l'obligation d'aimer Dieu ; quelqu'un qui puisse me le décrire épris de mon âme et pensant à moi depuis l'éternité. [...] Peut-être, se disait-il, apprendrai-je, moi aussi, à aimer Dieu, si par ces jours de grâce (la mission) je trouvais quelqu'un qui puisse mille fois par jour me dire combien Dieu mérite d'être aimé, Dieu qui possède en lui toute la beauté et toutes les perfections des créatures. De Lui, la beauté apprend à être belle et la bonté à être bonne ; de lui, comme d'une source, jaillit tout ce qui comble, tout ce qui ravit ; Dieu est la source de la Beauté éternelle antique et moderne à la fois. Cette Beauté éternelle de Dieu, bien que vaguement aperçue, comme en énigme sous un voile, sans l'enchantement des sens, a déjà eu en sacrifice le sang de millions de martyrs, l'amour de beaucoup de vierges et mille vertus, les plus belles et précieuses qui puissent exister et qui aient existé sur la face de la terre au cours des siècles. »

Le Père Angelo Ramazzotti était souvent appelé à prêcher aux séminaristes. Il y trouvait un terrain bien labou-

ré par leur père spirituel : des cœurs prêts à accueillir sa passion pour la mission.

Depuis 1839, Louis Biraghi songeait à un « institut de prêtres, consacrés aux missions chez les infidèles ». Il avait encouragé l'abbé Joseph Marinoni à s'y investir. Celui-ci deviendra par la suite le cofondateur du P.I.M.E. A partir de 1845, les visites des séminaristes à la Chartreuse de Pavie se firent régulières, surtout pour ceux qui aimaient rencontrer un ancien missionnaire, le Père Taddeo Supriés, auparavant missionnaire en Inde. Tous les séminaristes rentraient chez eux enthousiastes et impatients de suivre son exemple. C'est alors qu'arriva la sollicitation de Pie IX. En novembre 1847 le Pape envoya en Suisse Mgr Félix Onésime Luquet, le chargeant de passer par Milan, afin de convaincre le nouvel archevêque, Mgr Bartholomé Charles Romilli, de fonder un séminaire pour les Missions Etrangères, en Lombardie, état alors autonome. Mgr Romilli, se trouvant à Rho pour y effectuer une retraite, Mgr Ramazzotti, en tant que supérieur, reçut le nonce apostolique. Vraisemblablement c'est lors de cet entretien que celui-ci prit conscience que la proposition du Pape comblait son plus profond désir : ce fut pour lui comme un signe. Pourquoi ne pas accueillir ces jeunes séminaristes, qui bientôt seraient prêtres ? Il connaissait leur passion missionnaire et il savait que leur directeur spirituel les y encourageait.

Une question se pose : quel esprit a animé les premiers missionnaires ambrosiens ? Comprendre cela, pourrait en partie nous aider à mieux connaître leur guide spirituel.

Jean Baptiste Mazzucconi, premier martyr du PIME, mais aussi premier martyr ambrosien depuis le temps des anciens martyrs, deux jours avant son départ sans retour, adressa une lettre à son supérieur, Mgr Joseph

Marinoni. Voici ce qu'il écrivit : « Je ne sais pas ce que Dieu me prépare comme nouvelle expérience dans ce voyage que j'entreprendrai dès demain : je ne sais qu'une chose, qu'Il est bon et qu'Il m'aime infiniment. Tout le reste : le calme et la tempête, le danger et la sécurité, la vie et la mort, ne sont que des expressions changeantes et passagères de son amour immuable et éternel. »

Le père Charles Salerio, convaincu qu'un *brin de folie* était nécessaire pour servir le Seigneur, était d'accord avec lui. En 1853 il écrivait : « On souffre, oh, oui ! On souffre, mais en communion avec le Seigneur ; cette paix, que les autres refusent, revient à ceux qui l'annoncent. Puis le beau temps revient et une forte espérance se répand ; la Voix qui te demande force, courage et constance résonne avec douceur dans ton cœur ; elle y apporte force, courage, patience. Béni soit le jour où le Seigneur me choisit au milieu de son peuple, m'arracha à l'amour de ma famille, me plaça à ses côtes et veilla sur moi. Béni soit ce jour ! »

Ces pages donnent à réfléchir Pour ma part, en tant que prêtre, je me pose une question : « est-ce qu'un jour, je saurai insuffler dans le cœur de ceux que je sers une telle passion pour le Seigneur ? »

Les fruits de son ardent amour

Voici ce que deux de ses disciples, Pierre et Antoine Stoppani, dirent de leur père spirituel. L'aîné, l'abbé Pierre, écrivit : « Celui qui l'a connu, celui qui l'a eu comme maître et directeur spirituel pendant les années qui préparent au sacerdoce, celui qui, plusieurs fois, a eu le bonheur d'apprendre de la douceur de sa parole sa fa-

çon magnanime, généreuse, sublime de se consacrer aux intérêts de l'Eglise et de la faire aimer avec une ferveur immuable, pleine de sagesse et de douce charité [...] Lahaut, auprès de saint Ambroise, qui fut son modèle, auprès de saint Charles et de sainte Marcelline, puisse-t-il poser sur nous tous son regard de sainteté. »

Son cadet, l'abbé Antoine, à son tour, ajouta : « Peu nombreux sont ceux qui, en mourant, eurent et auront la consolation d'avoir fait du bien à un si grand nombre de personnes [...] Mgr Biraghi fut l'une de ces rares personnes âgées qui, ces dernières années, m'a soutenu sur la voie difficile, où le Seigneur m'a placé ; avec sa cordialité rassurante il m'a toujours félicité pour les quelques bonnes oeuvres que j'ai essayé de réaliser. »

Les paroles de Don Antoine Stoppani laissent transparaître ce qui caractérise les saints : la grande nostalgie qu'ils laissent en nous après leur mort. Non seulement : la lettre de Don Antoine nous révèle les souffrances, assez nombreuses, que Mgr Biraghi, fervent artisan de paix, dut endurer en ces temps difficiles et presque dramatiques de l'Eglise ambrosienne.

L'épiscopat difficile de Mgr Romilli

Au cardinal Gaisruck succéda Mgr Bartholomé Charles Romilli (1847-1859). Ce dernier, vivement espéré, car il était italien, devint le symbole des aspirations, désormais incontrôlables, de l'unité nationale. Malheureusement, cette attente suscita une réaction méfiante du gouvernement autrichien ; la tension déjà existante dégénéra à son entrée dans le diocèse, le 8 septembre 1847. La police essaya de disperser un groupe de jeunes qui

s'était mis à chanter l'hymne de Pie IX sur la place de la Cathédrale. Il y eut une victime. Ce n'était que le début de ce qui allait arriver au printemps suivant : les mémorables *Cinq Journées de Milan* (18-22 mars 1848). Les séminaristes se placèrent en première ligne. En effet la barricade la plus résistante opposée aux troupes autrichiennes fut celle construite par les séminaristes théologiens qui bloquèrent l'actuel *Corso Venezia*, en se servant des bancs de leur chapelle.

Face à cette situation difficile, Mgr Romilli essaya de sauvegarder les traditions de l'Eglise ambrosienne, tout en respectant les décrets du Gouvernement. Il constitua un *Conseil Ecclésiastique*, grâce auquel il réussit à sauvegarder l'*esprit ambrosien*. Toutefois le prix qu'il dut payer au Gouvernement fut bien élevé, car il dut reconstituer les *Oblats diocésains* (1853) et leur confier la conduction du séminaire, en vue de « combattre les ennemis de l'Eglise ». Ce n'était certainement pas la meilleure façon de présenter la *Congrégation des Oblats*, d'autant plus que la première intervention qu'ils durent mener fut une épuration radicale du séminaire (1854) : treize professeurs, dont Louis Biraghi, furent licenciés. Après de longs et humiliants pourparlers celui-ci obtint, en compensation, la fonction de docteur de la Bibliothèque Ambrosienne (1855).

Le difficile épiscopat de Mgr Ballerini

Épuisé par toutes ces tensions, le 21 décembre 1857, Mgr Romilli eut un infarctus ; la direction du diocèse fut confiée à son Vicaire Général, Mgr Angelo Ballerini, un ancien élève de l'abbé Biraghi. Durant deux ans, jusqu'à la mort de Mgr Romilli, le 7 mai 1859, le diocèse vécut

dans l'attente d'un nouveau pasteur. Le moment ne pouvait être plus dramatique, car la deuxième guerre d'indépendance battait son plein. Le 7 juin 1859, trois jours après la bataille de Magenta, l'empereur François Joseph, mettant en avant son bon droit, indiqua au Pape son candidat au siège archiépiscopal de Milan. Son choix tomba sur Mgr Angelo Ballerini. Ce fut le tout dernier geste d'autorité de l'Autriche sur la Lombardie, car le lendemain, le 8 juin, Napoléon III et Victor Emmanuel II faisaient leur entrée solennelle à Milan, accueillis par une population enthousiaste qui, par un rapide plébiscite vota l'annexion du Royaume Lombardo-Vénitien au Règne de Sardaigne, premier noyau du futur Règne d'Italie.

Il aurait été plus prudent de ne pas confirmer la nomination impériale de Mgr Ballerini, mais Pie IX était respectueux des lois. En outre, il le fit pendant le consistoire du 20 juin 1859, avant que la nouvelle situation territoriale de la Lombardie ne fût décrétée par l'armistice de Villafranca, le 11 juillet 1859. Peut-être y eut-il trop d'empressement de la part de Pie IX ; peut-être des coïncidences dommageables s'y mêlèrent-elles, par exemple la date du consistoire fixée antérieurement et la nomination de l'archevêque de Milan que l'on ne pouvait retarder à cause de la grave situation ecclésiale. Il n'en reste pas moins vrai que le nouveau gouvernement italien refusa le fait accompli. Comment aurait-il pu en être autrement ? Ce n'était peut-être pas Mgr Ballerini que le Gouvernement refusait ; il refusait plutôt de voir bafouée la légitimité des droits qu'il avait hérités du précédent gouvernement autrichien. Si le gouvernement italien avait pu décider librement, fort probablement il aurait donné sa préférence à Mgr Ballerini.

Le Saint-Père fut inflexible. La situation s'aggrava dans la nuit entre le 7 et le 8 décembre 1859, quand Mgr Ballerini reçut secrètement, et par un seul évêque, l'ordination épiscopale dans la Chartreuse de Pavie. Le Gouvernement n'accepta pas cette ordination et exigea que le Chapitre milanais fasse de même, en se soustrayant, ou mieux, en refusant au bon moment, de recevoir les bulles de la nomination pontificale.

Pour sortir de l'impasse, le Chapitre et Mgr Ballerini, avec le consentement du Gouvernement, nommèrent un Vicaire, le seul qui était déjà évêque et qui résidait dans le diocèse. Il s'agissait de Mgr Charles Caccia Dominioni, qui dirigea le diocèse de 1859 à 1866. Toutefois, le Chapitre et le Gouvernement, qui jugeaient le siège vacant, le considérèrent Vicaire Capitulaire, alors que Mgr Ballerini, sa juridiction épiscopale lui étant empêchée, le tenait pour son Vicaire Général. On peut aisément imaginer à quel point la situation pastorale se fit dramatique. Ainsi les chanoines refusèrent-ils d'obéir au décret de Mgr Ballerini, interdisant le chant du *Te Deum* pour la fête du Statut, en 1861. La faute retomba sur son malheureux Vicaire, qui fut convoqué à plusieurs reprises à Turin, pour des éclaircissements. Enfin il fut obligé de se réfugier au séminaire de Monza pour ne pas subir d'autres vexations. Là, il vécut jusqu'à sa mort survenue en 1866. Cette situation paradoxale se prolongea jusqu'en 1867 quand, à cause du blocus des nominations des curés, on comptait 150 paroisses vacantes sur 775.

Toujours cultiver l'espoir

Pourtant tout ne fut pas si négatif qu'on pourrait le croire. C'est grâce à l'esprit conciliant de Mgr Caccia

Dominioni, qu'en 1862 le séminaire du Père Villoresi put être fondé à Monza. On l'appelait aussi l'*Institut des séminaristes pauvres de Monza*. A l'origine cet institut était un patronage pour les jeunes les plus pauvres de la ville, ensuite il devint un pensionnat, accueillant de façon permanente les jeunes indigents qui aspiraient au sacerdoce. Un an après sa fondation, en 1863, dix-neuf jeunes furent ordonnés prêtres et, en 1866, il abritait 162 séminaristes. La vie quotidienne semblait plus familiale qu'au séminaire diocésain. Cela était dû au fait que tous les professeurs étaient des bénévoles et que les jeunes étudiants, devant passer un examen d'admission au séminaire théologique, s'investissaient beaucoup plus dans la bonne marche de l'Institut. Quand ils n'étaient pas occupés à étudier, ces séminaristes se consacraient au patronage annexe à l'Institut, où ils organisaient des jeux, des pièces de théâtre, des concerts, des concours de musique. En outre, ils étaient toujours disponibles à enseigner le catéchisme, à donner des cours élémentaires, le soir, et des cours pour les adultes, le dimanche : c'était une excellente préparation à leur engagement pastoral. Il ne faut pas sous-estimer, non plus, sa dimension missionnaire, ce qui poussa le Père Villoresi à contacter Mgr Marinoni en 1874.

Ce projet moderne et missionnaire provoqua inévitablement des discordes. On proposait deux modèles éducatifs : celui du diocèse et celui du Père Villoresi. Ces deux exemples accentuèrent la tension existant avec la formation éducative de l'*Institut des Missions Etrangères*. Certains crurent que le "portrait type" du prêtre ambrosien risquait de disparaître.

Au sein du clergé ambrosien différents courants d'idées tentaient d'émerger : certains, plus conciliants, voulaient promouvoir un climat de fraternité et de com-

munion. En 1860 ils constituèrent la *Société Ecclésiastique* et fondèrent leur journal, le *Conciliateur*, anticipant, sous certains aspects, l'*Ordo Presbyterorum*, proposé par le concile Vatican II. Le tout fut fâcheusement dissout en 1862. D'autres prêtres, aux idées contraires, publièrent un tout autre type de journal intransigeant, l'*Observateur Catholique*. Leur devise était « Avec le Pape et pour le Pape ».

Ces deux groupes ne représentaient qu'une minorité. En réalité, un grand nombre de prêtres se consacraient à l'éducation des jeunes et des adolescents dans les patronages de la ville et de la province. Dans la seule ville de Milan on comptait trente patronages pour garçons et on en comptait autant dans les autres grandes villes du diocèse.

L'archevêque de la paix : Louis Nazari de Calabiana

Après huit ans d'incompréhensions réciproques, Pie IX et le gouvernement italien réussirent à parvenir péniblement à un accord, concernant la nomination d'un certain nombre d'évêques, entre autres, celui de Milan : Mgr Ballerini fut nommé Patriarche d'Alexandrie d'Egypte, *in partibus infidelium*, et Mgr Louis Nazari de Calabiana, ancien évêque de Casale, fut muté à Milan. Bonté, dévouement, modération et grand intérêt pour la catéchèse furent ses principales qualités. Il était sénateur du Règne d'Italie ; il pouvait, donc, servir de trait d'union entre le Gouvernement et l'Eglise.

Mgr Calabiana montra une sincère dévotion à l'égard du Saint-Père et une fidélité à toute épreuve à la tradi-

tion de l'Eglise qui lui avait été confiée. Pendant le Concile Vatican I^{er} avec 54 autres évêques qui composaient la minorité, il demanda de quitter Rome, car il ne voulait pas exprimer son *non placet* au sujet du dogme de l'infaillibilité pontificale *palam et in facie Patris*. Il le fit parce que les professeurs de son Séminaire n'étaient pas favorables à une telle définition dogmatique en de telles circonstances. Ce fut un signe de fidélité envers les éducateurs de ses futurs prêtres, mais il le paya très cher. Mgr Calabiana fut victime d'une voilée campagne dénigrante, organisée par la presse. Même dans de telles circonstances, son attachement au Saint-Père ne faiblit pas. Il accepta publiquement le dogme de l'infaillibilité papale, lors de la première célébration solennelle qui suivit sa définition, le 8 septembre, fête de la Nativité de Marie, à qui la cathédrale de Milan est dédiée.

Les relations avec les autorités civiles furent franches, bien que difficiles. La devise épiscopale choisie par Mgr Calabiana était en italien et non pas en latin comme l'exigeait la tradition : « Que tous et chacun puissent me comprendre. » Par cette devise il exprimait sa volonté de dialogue par tous les moyens que la charité pouvait lui offrir.

Il avait également une devise en latin, qu'il affectionnait : *In necessariis unitas, in dubiis libertas, in omnibus caritas*. Des paroles d'une grande sagesse que Mgr Biraghi avait adoptées bien des années avant. Le 23 mai 1838 il écrivait à Don Libérale Rota : « Aidons-nous, mon cher Libérale, aidons-nous les uns les autres, par nos écrits, par nos paroles, par nos exemples, par la prière, afin de parvenir à nous sanctifier et à rendre fructueux notre sacerdoce pour le bien de tous et pour que Notre Seigneur Jésus Christ soit honoré de tout le monde. »

La paix et la concorde devraient vraiment caractériser la vie du prêtre. A chaque messe il répète les paroles de Jésus : « Je vous laisse ma paix, je vous donne ma paix » et invite ses frères à échanger un *signe de paix*. Sa tâche est, donc, celle de cultiver la fraternité. L'ordination sacerdotale l'a placé, d'ailleurs, dans un *ordo*, une fraternité, une famille, celle des prêtres. C'est la grande intuition du concile Vatican II et de son décret *Presbyterorum Ordinis* sur le ministère et la vie sacerdotale.

CHAPITRE IV

« Laissez-la faire... Les pauvres
vous les aurez toujours avec vous »
(Jn. 12, 7.8)

Préface

Marie répand le parfum du nard sur les pieds de Jésus ; tous les présents l'observent, y compris Judas, qui, ne comprenant pas son geste, le juge insensé. Pour lui, c'est un gâchis. Il en sera, peut-être, toujours ainsi : à celui qui aime sans compter s'opposera toujours celui qui, dissimulant son égoïsme, calcule et murmure. Il y aura toujours — ou du moins assez souvent — quelqu'un qui dira : « *ça ne vaut pas la peine* ».

Pourtant Jésus s'est toujours montré patient envers Judas. Même lors de leur dernière, dramatique rencontre, il l'appelle "*ami*" (Matthieu 26,50). Pour Jésus Judas reste l'un de ses disciples, l'un de ceux qu'il a appelés « non pas serviteurs, mais amis » (Jean 15,15). Comme il l'a toujours fait, comme il l'a fait avec Pierre (cf. Matthieu 16, 23), Jésus cherche à ramener son disciple rebelle sur le chemin de la vérité et de la charité, sur le chemin de l'amitié et de la magnanimité : « Laisse-la faire » (Jean 12, 7). Il ne suffit pas que Judas respecte Marie et son geste généreux. Jésus va au-delà de cette simple action : il rappelle à Judas que le geste d'amour que Marie accomplit ne s'oppose pas à l'attention et à la

charité qu'on doit avoir envers les frères les plus nécessiteux. Si le verbe — comme on le trouve dans certaines traductions — est au futur, « les pauvres vous les aurez toujours avec vous », ce que Jésus dit à Judas et à tous les présents est un commandement, un critère de jugement et de comportement. Judas et tous ceux qui pensent de même, ne doivent pas mépriser le geste d'amour de Marie à son égard, car c'est bien pour amour de Jésus qu'elle n'abandonnera jamais les pauvres. Ce fut ainsi pour le bienheureux Louis Biraghi : son amour pour Dieu se manifesta par des gestes d'amour envers ses frères et sœurs et les *pauvres* de son temps. Mgr Biraghi comprit qui étaient les vrais pauvres. Le Seigneur Jésus, d'ailleurs, les met *toujours* à nos côtés, pour que nous puissions l'aimer, en les aimant.

La fondation des Marcellines

« Puisque j'étais moi-même à Milan, j'éprouvais une grande peine pour ce tort si grave et si universel infligé à l'éducation : avec l'aide de Dieu, je réfléchis sur la possibilité de fonder un institut religieux qui unît la méthode et la science, réclamées par le temps et par les lois scolaires, à l'esprit chrétien et aux pratiques évangéliques. »

Ainsi Mgr Biraghi écrivait-il, vers 1864, pour expliquer ce qui l'avait amené, avec l'aide de Marina Videmari, à fonder, les *Ursulines de sainte Marcelline*.

La motivation est claire : il fut poussé par la constatation des « torts infligés à l'éducation ». Nous savons quels étaient les principes culturels de l'illuminisme dominant cette époque. Ces années étaient celles où les doctrines de Voltaire et de Rousseau, avec leur anticléri-

calisme, enthousiasmaient certains salons de la haute société milanaise. Cette période était celle où le naturalisme faisait rêver du bon sauvage et revendiquait l'abolition de toute religion dans la vie publique. Celle-ci — disait-on — oppose la foi à l'intelligence et à la science. Ces temps étaient dominés par le scientisme et le matérialisme où la réalité n'était que de la matière assujettie à des lois rigoureuses. On n'avait qu'à découvrir les lois de la nature humaine. Marx et Engels ne firent qu'appliquer la théorie du matérialisme à l'histoire, mais ils oublièrent que la liberté de tout être humain appartient au monde de l'esprit et, par cela même, elle se soustrait à la science.

Dans une telle situation, il n'était pas recommandé de s'évader de la réalité et de s'excuser, en déplorant l'iniquité des temps et de la société. Il fallait répondre avec intelligence et clairvoyance. Puisque la dégradation se trouvait au niveau éducatif, il fallait s'engager dans l'éducation.

Les Marcellines naquirent du même esprit missionnaire qui avait poussé l'abbé Louis Biraghi à envisager un Institut sacerdotal missionnaire et qui l'avait poussé à soutenir la naissance et le développement de l'Institut pour les Missions Etrangères.

Aux Marcellines Biraghi demanda de devenir missionnaires dans le domaine de l'éducation, missionnaires parmi les jeunes filles de leur époque et de leur milieu.

De même que les missionnaires *ad extra* se vouaient à la formation des populations étrangères, de même les Marcellines se voueraient à la formation des jeunes filles. La seule différence, par rapport aux missionnaires *ad extra*, était géographique et linguistique : au tout début la terre de mission des Marcellines serait leur diocèse, la langue de leur mission celle qu'elles parlaient.

Le développement international des Marcellines est, donc, logique et fidèle au charisme de fondation. Leurs communautés, répandues dans le monde entier, confirment ce charisme et le but pour lequel Louis Biraghi les a fondées.

Pourquoi un Institut religieux ?

Une différence est à observer entre le bénévolat et la vocation religieuse. Le bénévole est assurément une personne efficiente, généreuse, serviable, mais elle garde encore quelque chose pour elle. La signification même du mot *bénévole* laisse, entendre, d'ailleurs, que dans le bénévolat il reste assez de place pour sa propre liberté et sa volonté. Le bénévole s'engage parce qu'il le veut, tant qu'il le veut et tant qu'il en a le courage.

La vocation a un contenu certainement plus exigeant : il comporte le fait de reconnaître que ce que l'on choisit de faire ou d'être, ce que l'on veut faire ou être ne dépend pas seulement de sa propre volonté : il vient de Dieu. L'engagement accepté par vocation est la réponse à un appel venant de Dieu.

L'horizon de la vocation religieuse et sa compréhension découlent de Dieu. Il faut se fier à lui qui est *fidèle à tout jamais*. *A tout jamais*, voilà ce qui fait la différence. Le bénévole ressent le besoin de garder la possibilité de mettre fin à son bénévolat, de disposer d'un terrain de réserve ou d'avoir une sortie de secours, comme dirait Ignace Silone.

Au contraire, celui qui est appelé par Dieu s'engage pour l'éternité. Dieu est le critère de discernement de son appel ; celui qui reconnaît qu'il a été appelé par Dieu, essaie d'être comme Lui.

Le bénévole peut toujours excuser son cœur. Celui qui a été appelé ne le possède plus : son cœur appartient à Dieu et à ses frères auxquels il s'est offert.

Les Marcellines furent, donc, fondées dans cette optique : Louis Biraghi savait qu'une bonne éducation comporte le dévouement du cœur.

Eduquer n'est pas seulement une question de techniques, ni de culture : éduquer est une question de cœur, d'un cœur vibrant des émotions mêmes de Dieu

La méthode proposée par Biraghi était missionnaire. Il ne fallait pas être trop attaché à une éducation traditionnelle et bâtie uniquement sur le passé, même si elle venait de l'Eglise.

Il fallait avoir le courage de reconnaître que le monde avait des schémas éducatifs différents de ceux auxquels les chrétiens étaient habitués. Il fallait reconnaître que la société, déjà à cette époque, n'était plus chrétienne, du moins celle qui détenait les leviers de la culture, du pouvoir économique et politique.

En tenant compte de ce monde si éloigné de l'Evangile il fallait intégrer ses méthodes, ses programmes, ses schémas et faire en sorte de ne pas en être exclus. Ce serait un piètre missionnaire celui qui mépriserait les gens, la langue, les mœurs des peuples au service desquels il est envoyé avec le don de l'Evangile. Ce serait un piètre missionnaire celui qui chercherait à imposer sa propre façon de vivre et de penser. Les missionnaires, d'ailleurs, ont toujours été de grands ethnologues, des experts des civilisations qu'ils ont évangélisées. Le vrai missionnaire sait — ou découvre assez vite — que l'Evangile qui l'a tant fasciné, est en syntonie avec la façon de vivre et de penser des gens qui le reçoivent. Le vrai missionnaire sait — ou découvre assez vite — qu'il n'existe pas de *pauvres*

sauvages, mais des *personnes*. Tout peuple est *civilisé*, car tout peuple a sa civilisation. Il faut rappeler que l'étymologie du mot civilisation nous renvoie au mot latin *civis*, citoyen, habitant d'une communauté organisée. Tout peuple — ne fût-ce qu'une tribu — possède une culture ; il constitue une communauté organisée. Le vrai missionnaire cherche à s'intégrer dans la civilisation à laquelle il est envoyé. S'il est vrai que l'Evangile est offert à tous les hommes, il n'y a donc pas de civilisation qui ne puisse s'en accommoder.

Modération et respect sont indispensables. Le vrai missionnaire ne méprise pas les lois du lieu où il vit : il serait immédiatement chassé ou tué. Bien au contraire, il se garde bien de paraître contestataire : c'est la condition première pour être accepté et pouvoir dialoguer ; l'un des principes de la mission, est le respect du monde que l'on rencontre. Le missionnaire, avant d'enseigner, doit tout d'abord apprendre : ce n'est qu'après être devenu un élève respectueux de l'univers auquel il est destiné qu'il peut devenir un maître influent : être apprécié est la qualité nécessaire pour être écouté. Seul celui qui se montre respectueux envers l'autre peut susciter de l'estime et du respect. Or les Marcellines étaient appelées à être respectueuses des lois, afin de gagner l'estime de ceux qui exigeaient le respect des lois. Elles devaient montrer que les chrétiens sont autant respectueux envers l'Eglise qu'envers l'Etat, dans la mesure, pourtant, où celui-ci respecte leur conscience, c'est-à-dire leur dignité d'êtres humains.

C'est bien cela que l'abbé Biraghi envisageait quand il créa les Marcellines : elles devaient être capables d'opérer dans le domaine de l'éducation par les méthodes et la science exigées par leur temps et leur milieu.

Elles devaient — et doivent — être *missionnaires de la culture* là où elles se trouvaient et se trouvent. Pour atteindre ce but elles ont le devoir de connaître le mieux possible le monde dans lequel elles oeuvrent, en vue de réaliser une synthèse entre l'Évangile et la pensée humaine, la science de l'homme et la sagesse de Dieu.

Le texte de 1864, où Louis Biraghi nous confie le motif de la fondation du nouvel Institut, nous confirme que son intention était caritative et missionnaire : « Dans les cas extraordinaires, les Sœurs pourront s'engager dans la direction des hôpitaux. Là où les curés le désirent, elles se prêtent également, avec l'aide de quelques élèves bien formées, à enseigner la doctrine chrétienne dans les églises, à s'occuper des patronages pour filles, à s'investir dans la préparation aux sacrements... » (Archives Générales des Sœurs Marcellines, autographe de Monseigneur Biraghi).

L'engagement apostolique des Marcellines ne se limitait donc pas au domaine culturel. Biraghi souhaitait que les Marcellines portent la bonne nouvelle de l'évangile dans tous les milieux où à l'époque il était plus difficile de le faire, c'est-à-dire : l'école, les hôpitaux, les paroisses dépourvues de personnes compétentes.

Le nom

Il est intéressant de découvrir les motivations qui poussèrent Mgr Biraghi à choisir pour ses religieuses le nom de *Sœurs de Sainte Marcelline*. En 1864, réfléchissant sur les buts qui l'avaient amené à réaliser la fondation de son Institut, il écrivait : « J'ai choisi le nom de

Marcelline, la sœur aînée d'Ambroise, parce qu'elle est une sainte connue et aimée des Milanais. »

Ce nom typiquement *ambrosien* serait, certes, bien accueilli par la population. Voilà ce qu'on appelle le *style ambrosien*. Celui-ci est caractérisé, non seulement par le rite liturgique, mais aussi par une manière bien particulière de vivre l'esprit ecclésial, aussi bien de la part de la population que du clergé. On pourrait parler de proximité réciproque. Cette familiarité des curés envers leurs fidèles est exposée par l'abbé Henry Tazzoli, martyr de Belfiore. Bien avant que les temps ne changent, le gouvernement autrichien avait demandé une enquête sur le clergé lombard. L'abbé Tazzoli, en tant que membre externe du diocèse, en avait été chargé. Dans son rapport, voici ce qu'il notait. « Ils (les prêtres) font passer la raison avant tous les aphorismes des écoles et les opinions des *Docteurs* et ils recherchent le caractère persuasif de toute vérité, examinant si celle-ci peut s'appliquer à la vie [...] De cette façon, le clergé lombard possède une culture qui lui fait gagner l'estime et l'amour du peuple ; sa parole n'a jamais été méprisée par les esprits laïques les plus éminents ; au contraire, des liens intimes se sont noués entre les deux parties. Cette proximité pousse les prêtres à connaître les besoins des gens et ses souffrances. Qu'il est bon de voir que le clergé prend part aux difficultés et aux peines de la population ! Qu'il est bon de constater qu'il se soucie de la "chose publique" et qu'il fait tout son possible pour qu'elle s'améliore ! »

Don Louis Biraghi incarne bien cet esprit du clergé ambrosien : il fut poussé à agir, parce qu'il était peiné des conditions sociales et culturelles de son temps.

Aux Marcellines il demandait, ainsi que l'exigeait leur nom, d'être les fidèles gardiennes de la tradition culturelle ambrosienne et de son style.

Voici ce qu'il leur dit au sujet de sainte Marcelline : « Éducatrice, guide, modèle, Marcelline réunissait chez elle des vierges, les instruisait, veillait sur elles, les encourageait, les conduisait toutes vers Jésus Christ. Sainte Candide, qui fut une vierge exemplaire pour les gens de Milan, fut formée à son école. Une jeune fille nommée Indicia, y fut aussi formée et devint un modèle de pudeur virginale et de sainteté à Vérone. Sainte Marcelline éduqua son admirable frère cadet, Satyrus, mais aussi, Ambroise, gloire de l'Eglise. A Milan elle profitait de toute occasion pour étendre le règne du Christ. Modèle de vertus, Marcelline laissa une grande famille de vierges, servantes de Jésus Christ, exemples et témoins pour tous les âges à venir. »

Marcelline : un exemple d'*esprit missionnaire*, de capacité éducative, une femme exemplaire qui incarna et répandit l'Evangile, une femme capable de susciter des disciples. Etait-ce le vrai visage de Marcelline ou bien le modèle que Mgr Biraghi désirait donner à ses filles ? Ce n'est pas un hasard s'il leur disait encore : « C'est à la suite de ses exemples que naquirent les Vierges Marcellines. Puissent-elles mériter d'être appelées filles de Marcelline, grâce à leur ferveur et à l'amour d'une vie immaculée, puisque de Marcelline elles héritent le nom et le style. »

L'abbé Biraghi confiait aux Marcellines le riche patrimoine spirituel et culturel conservé dans les œuvres d'Ambroise. Les Marcellines devaient s'inspirer du *De officiis* d'Ambroise et vivre le style de vie qu'Ambroise lui-même avait proposé, en 388, à sa sœur dans une de ses lettres. Il savait qu'elle l'aurait parfaitement compris, car tout cela il l'avait appris d'elle. « Jésus Christ, notre Seigneur, a jugé bon que les hommes soient obligés et stimulés à faire le bien, plus par la bienveillance que par

la peur, car l'amour est plus efficace que la crainte. » C'est ainsi qu'un pasteur doit agir. C'est ainsi qu'un éducateur doit se comporter. C'est ainsi que les Marcellines doivent œuvrer dans leur ministère d'amour.

Marina Videmari choisie pour un projet de charité

L'abbé Biraghi ne réalisa pas tout seul son projet. Dieu est communion et ce n'est que très exceptionnellement qu'un saint vit isolé et avance tout seul. Puisqu'il est en communion avec Dieu, tout saint suscite autour de lui des œuvres de communion, de fraternité, de charité. C'est ce que Louis Biraghi fit.

Marina Videmari fut la compagne de son aventure caritative, qui se perpétue encore de nos jours grâce aux *Marcellines*.

Marina naquit à Milan le 22 août 1812 dans une famille aisée, qui se souciait d'offrir à chacun de ses enfants ce qu'il y avait de mieux comme formation culturelle et religieuse. Jeune fille, elle faisait déjà du bénévolat au patronage de sa paroisse. A l'âge de 23 ans elle manifesta le désir de se consacrer à Dieu chez les *Visitandines* de Milan, un ordre religieux prestigieux. Leur école de la rue Sainte Sophie, à Milan, était fréquentée par la crème de la société milanaise.

Une maladie imprévue et persistante l'empêcha de mettre en oeuvre son projet : Dieu, parfois, emploie les moyens les plus bizarres pour ramener quelqu'un sur le chemin qu'Il a prévu pour lui. Marina participa aux Exercices spirituels tenus par l'abbé Louis Biraghi chez les religieuses du presbytère de la basilique Saint-

Ambroise. Elle apprécia le prédicateur, le contacta et devint sa collaboratrice. Leur amitié spirituelle prit naissance à partir de ce moment, une amitié sainte, voulue de Dieu et dont les Marcellines sont encore la fleur vivante et parfumée : « Mon Père, — lui écrivit-elle dans la première lettre qu'elle lui adressa le 28 septembre 1837 — comment pourrai-je être à la hauteur de toute la grande miséricorde que Dieu m'accorde ? Pendant longtemps j'ai fui Dieu pour aller en quête des pitoyables richesses de ce monde, où je ne trouvais que de grands remords. Jésus Christ, ce bon pasteur qui va à la recherche de la brebis égarée, me suivait toujours et, d'une voix douce et suave me disait de temps en temps à l'oreille : viens près de moi, ma fille, car en moi tu trouveras la paix, le calme et le repos. Mais, hésitant entre mille pensées et résolutions, je ne parvenais pas à me décider. Enfin, arriva le jour heureux où Jésus Christ, par vos sollicitations, me fit entendre et comprendre sa volonté, m'assurant une grande paix et une immense joie. En écoutant vos paroles, je sentis le sang se glacer dans mes veines, car je me rendis compte que celui qui me parlait n'était pas tout simplement un homme, mais Jésus Christ même par l'intermédiaire de son ministre, un ministre tant zélé pour mon salut. »

Cette lettre peut être considérée comme un traité sur le *combat spirituel*, un excellent instrument pour apprendre l'art du discernement des esprits : « Les premiers jours je vécus de grands conflits — continue à nous expliquer Marina Videmari — toutefois, je vous promis de participer aux Saints Exercices. Mais rentrée chez moi, je me retrouvai confrontée à un dur combat intérieur, à l'attrait du monde et à toutes ses fascinations ; après avoir vécu une existence indigne, il me semblait impossible de passer à une vie sainte, en me privant de tout cela. »

Marina Videmari était donc une fille au tempérament inquiet. L'abbé Biraghi la conduisit vers la paix, vers la lumière de Dieu. Trois jours plus tard, le 1^{er} octobre, Marina écrivit de nouveau à son guide spirituel : « parfois j'éprouve une telle paix et une telle joie que je ne sais vous les décrire ; vous me l'aviez annoncé ce premier jour, quand nous nous sommes entretenus au séminaire. Vous me disiez qu'il fallait que j'élève un mur devant le passé pour pouvoir éprouver une joie et une paix jamais éprouvées auparavant. Cela s'est vraiment produit. »

Le 29 octobre 1837, l'abbé Biraghi lui répondit : « Très chère, Marina[...] au cas où vous désireriez me parler de votre âme, il vaut mieux le faire là-bas que chez moi. Restez toujours unie à Jésus Christ. » Par ces mots, se termine la première des 1015 lettres que L'abbé Biraghi envoya à sa fille spirituelle. Ses lettres sont, aujourd'hui, conservées dans les archives de la Maison Générale des Sœurs Marcellines, à Milan.

Le lieu de la rencontre, auquel il fait allusion, était l'église sainte Marie au Carrobiolo, dirigée par les *Barnabites* : un lieu fréquenté par des saints comme le Père Louis Villoresi et le bienheureux Louis Talamoni.

A partir du mois d'octobre 1837, l'attitude de Marina se fit de plus en plus confiante et sa correspondance de plus en plus confidentielle. Marina sollicitait les lettres de l'abbé Biraghi : « Vos lettres — écrivit-elle le 11 novembre 1837 — ont su raviver en moi l'amour pour Jésus Christ et m'ont inspirée des sentiments de grande humilité. »

L'abbé Biraghi lui répondit, en lui recommandant en tout la *discretio*, la modération, vertu typique de l'homme spirituel : « Ce que vous devez chercher en

premier lieu, est le service de Jésus Christ et votre sanctification, lui écrivit-il le 17 novembre 1837. Tâchez, donc, de donner à vos études l'unique but de servir au mieux Jésus Christ et d'aider votre prochain. S'il en est autrement, si vous cédez à la vanité, à l'ambition, vous perdez tout mérite et le Seigneur vous dira un jour : tu as déjà reçu ta récompense, je considère comme nul ce qui n'a pas été fait pour moi. En outre, vous devez toujours conserver un espace pour votre culture spirituelle. Soyez Marthe et Marie à la fois. »

Il s'agissait d'une éducation spirituelle d'une rare modernité. A l'appui, un seul détail de cette lettre : l'abbé Biraghi pour aider Marina à être Marthe et Marie, lui donne à « lire la vie de la jeune sainte Bartolomea Capitanio, fondatrice des *Sœurs de la Charité*, plus familièrement connues sous le nom de *Sœurs de Maria Bambina*. Bartolomea Capitanio mourut le 26 juillet 1833, à quelques mois à peine de la fondation de son institut (21 novembre 1832). Les *Sœurs de Maria Bambina* venaient tout juste de naître ; Pie IX ne les reconnut qu'en 1840 et le gouvernement autrichien ne leur donna son autorisation qu'en 1841; ce n'est qu'un an après, le 12 mars 1842, que les *Sœurs de Maria Bambina* se rendirent à Milan, à l'hôpital Ciceri. Bartolomea Capitanio fut béatifiée, avec sa compagne Vincenza Gerosa en 1926 et canonisée en 1950. L'abbé Biraghi remarque ce qu'il n'était pas si évident pour tous : il la montre comme modèle de sainteté à son élève encore un peu trop anxieuse. En lisant la vie de Bartolomea Capitanio « vous trouverez le modèle de vie que vous devez mener, ainsi que l'Institut, où vous entrerez avec Angiolina au début de novembre prochain, si Dieu le veut. »

Dieu voulait bien plus que cela et les Marcellines en sont la preuve. Le charisme de la charité, qui caractérise

les disciples de l'abbé Braghi, se manifesterait dans le cas des Marcellines au moyen de la culture et dans le domaine de l'éducation.

De saints entretiens

Un dialogue épistolaire s'instaura entre l'abbé Biraghi et Marina Videmari, rythmant leurs existences. Ces lettres nous permettent de connaître les traits fondamentaux de leur spiritualité. Aux yeux de l'abbé Biraghi ce qui compte est la sainteté ; on y parvient par la charité, l'humilité et la sobriété.

Voici les exhortations que Louis Biraghi adresse à Marina dans sa lettre du 17 novembre 1837 : « Nous sommes en Avent. Que préparez-vous à Jésus qui vient à nous ? Quel don voulez-vous lui offrir ? Une profonde humilité. [...] Aimez les tâches les plus humbles, aimez-les, ma très chère fille, en l'honneur de Jésus le grand Roi, qui fait son entrée solennelle en ce monde dans une étable. Oh ! Quel grand mystère d'humilité qui confond notre orgueil. Et quel grand mystère d'amour ! »

A propos de la sobriété et de l'humilité l'abbé Biraghi parle souvent de la tentation d'un certain orgueil caché. Le 3 mai 1838, il écrit à Marina lui confiant qu'il évalue avec grande prudence les quelques candidates à la vie religieuse dans leur Institut : « Tous ceux qui ont été élevés dans la richesse, croyez-le, même sans s'en apercevoir ont un petit penchant pour l'orgueil ; ils sont capricieux et prétentieux, alors que les pauvres sont souvent plus riches de foi, comme dit la sainte Ecriture ; toutes les grandes œuvres des saints ont commencé dans la pauvreté. »

Il était peut-être nécessaire de le rappeler à Marina Videmari et à son tempérament passionnel et volontaire. La réponse, datée du 7 mai 1838, en est la preuve : elle avait cru que la mise en garde contre la tentation d'un certain orgueil caché lui était destinée ; Marina Videmari redoutait que Mgr Biraghi ne voulût l'exclure de son projet ; elle appréhendait qu'il ne voulût l'accueillir dans la maison de Cernusco qui allait bientôt ouvrir ses portes. A ce propos elle lui répondit : « Voudriez-vous m'exclure de cette maison ? Oh, je vous en prie, faites-moi la charité de m'accepter, sinon, si vous ne voulez pas m'admettre, je sens que je ne pourrais pas survivre, car je deviendrais une fille abandonnée de tous. Je vous assure que je suis prête ; je n'attends que l'instant d'être admise dans cette pieuse maison ; depuis que je suis à Monza, je n'ai plus douté un seul instant de ma vocation. »

La réponse ne se fit pas attendre : « Ma très chère fille en Jésus Christ – lui écrivit Mgr Biraghi le 8 mai – il ne m'est aucunement venu à l'esprit que vous puissiez encore hésiter. Je connais votre constance et votre persévérance ; comme je vous l'ai déjà écrit, je vous considère comme l'une des pierres de fondation de l'humble maison que vous connaissez. »

Il le lui avait déjà confié le 29 mars, mais il se peut que Marina fût très inquiète – comme il arrive souvent aux âmes ferventes – et qu'elle ressentît le besoin d'être rassurée par son père spirituel : « Vous devez être une des premières pierres de ce saint édifice – lui avait-il déjà écrit à la fin du mois de mars 1838 – mais les pierres de fondation sont posées au fond, bien au fond ; humiliez-vous grandement et ne refusez jamais de vous rabaisser : les premières pierres doivent être les plus solides et les plus résistantes ; cherchez donc à consolider votre connaissance de Jésus Christ par les maximes évangéli-

ques, par l'oraison et l'innocence de votre vie. De cette manière l'édifice spirituel sera, comme il doit être, bien meilleur que l'édifice matériel ; prions, prions ! Restez en compagnie de Jésus et de Marie. »

Il était donc capital d'apprendre la patience, de cultiver l'espérance et d'orienter son regard vers Jésus : « Ma très chère fille – ainsi se termine la lettre du 8 mai – le temps passe, s'envole ; les tribulations et les consolations passent, la vie passe, tout passe. Mais Dieu demeure immuable, l'éternité ne passe pas non plus et les mérites de la patience, de l'humilité, de l'oraison ne passeront jamais : ils dureront éternellement, de même que la récompense de la contemplation de Jésus Christ, notre Amour. »

Jésus était au cœur de tout ce que l'abbé Biraghi projetait et proposait. Le 14 juillet 1838 il exhorte Marina Videmari : « Jetez-vous dans les bras amoureux du Seigneur, bénissez-le et honorez-le par une vie de plus en plus sainte. »

Et le 14 mars 1839 : « Bien chère fille, à l'occasion de ces jours de Passion, gardez constamment à l'esprit l'image de Jésus Christ trahi par les siens, abandonné de tous, en proie à l'anxiété, à la tristesse, à la peur. Il est dans le jardin de Gethsémani. Il s'agenouille, il se prosterne, son visage contre le sol, il prie, il crie, il pleure en disant : Mon Père, dois-je donc boire ce calice ? S'il est possible, qu'il s'éloigne de moi, ...mais non, Père, que ta volonté soit faite et non la mienne. [...] Sur le moment, nous trouvons que la croix est amère, mais plus tard elle nous semblera plus douce que le miel. A présent, nous ne voyons pas où peuvent aboutir certains événements permis par Dieu, certaines décisions de Dieu, mais un jour nous le comprendrons et bénirons le Seigneur en contemplant les merveilles de sa grande miséricorde.

Bon est le Seigneur et son cœur déborde de tendresse pour nous. Il veille particulièrement sur ceux qui le servent et qui l'aiment. S'il nous a tant aimés alors que nous l'offensions, il nous aimera encore plus maintenant que nous le servons. [...] Soyez, donc, toujours joyeuse en Jésus et en Marie et dites toujours : que la volonté de Dieu soit faite ! Gloire à Dieu. »

Dans une autre lettre datée du 2 avril 1840 il la met en garde : « Ma chère fille, votre intention de faire pénitence et de donner le bon exemple aux autres est excellente ; toutefois, réfléchissez : il est possible que, dans vos jeûnes, se glisse quelque peu de vanité et d'orgueil ; il est possible que ce soit une des tentations habituelles du diable pour vous abîmer la santé, pour vous transformer en une malade chronique, vous rendre malade et inapte. [...] Procédez, donc, graduellement, avec patience : ne prétendez pas devenir toutes des saintes en un seul jour. La vraie sainteté consiste à faire son devoir sans chercher des choses extraordinaires. Appliquez-vous plutôt à être humble, à vous méfier de vous-même, à aimer le silence, à recourir fréquemment aux oraisons jaculatoires et à de brefs actes d'amour envers Dieu ; ayez toujours une intention droite et pure, celle de plaire à notre cher Jésus, d'imiter en tout sa vie pauvre, dure, méprisée, humiliée ; réjouissez-vous dans les tribulations. Courage, très chère Marina, suivons Jésus, courons après lui... »

Pour Mgr Biraghi il est clair que Jésus est l'unique nécessaire, l'*unicum necessarium*. Toutes les fois où il parle de Jésus, il s'émeut. Le 18 mai 1840 il écrit à Marina Videmari : « Pour tout cela rendons gloire au Seigneur, Lui qui est bon et miséricordieux, qui n'abandonne pas celui qui se fie à Lui, le Seigneur qui protège les orphelins et les pauvres, qui soutient les humbles de cœur. Le

Seigneur a fait tout cela pour nous, pour que de tout cœur nous nous mettions à le servir et entraînions tous les autres à faire de même. Nous rendrons grâce aussi à Marie, la très Sainte Mère de la divine Grâce et à sainte Marcelline, notre patronne. »

Et encore le 23 avril 1842 : « C'est vrai que le Seigneur n'abandonne jamais celui qui a foi en Lui. Dans toute rencontre, dans toute souffrance, dans toute difficulté, c'est une grande consolation que de pouvoir aimer Dieu ! Vous voyez : continuez, vous aussi, à aimer le Seigneur ; aimez-le beaucoup et vous serez toujours sereine, constante, patiente, consacrée aux oeuvres saintes. »

La sainteté est le seul but de ses Marcellines, ainsi qu'elle l'est pour ses séminaristes, ses prêtres et pour lui

De la sœur aux sœurs

Mgr Biraghi offrit à d'autres religieuses marcellines les mêmes soins spirituels que ceux prodigués à Marina Videmari. Le 22 septembre 1838 il accompagna à Cernusco Marina et deux autres compagnes : Angéla Morganti et Christine Carini.

Jour après jour, d'autres rejoignirent les premières : Giuseppa Rogorini, par exemple, entra dans la communauté deux jours seulement après l'ouverture, c'est-à-dire entre le 24 et le 25 septembre 1838 et Giuseppa Caronni y entra le 15 octobre de la même année.

Comme toute communauté, celle des Marcellines commençait un chemin providentiel, parsemé de lumière et d'ombres : Christine Carini et Giuseppa Caronni abandonnèrent la communauté après quelques mois.

Elles furent très vite remplacées par d'autres et d'autres encore.

Vers la fin du mois de février 1839, commencèrent à se manifester des incompréhensions entre Marina Videmari et le vicaire de Cernusco, l'abbé Pancrace Pozzi. Cela se produisit au moment où la rumeur laissait entendre que l'abbé Biraghi serait nommé curé de Gorgonzola. Ce n'était qu'un bruit, mais il révélait le mécontentement des supérieurs vis-à-vis des choix du directeur spirituel du séminaire. En effet, le recteur du séminaire, l'abbé Gaspari, en juin 1839, s'était plaint de ses absences et de ses inattentions et à raison, car deux mois plus tard, en août, l'abbé Biraghi fut obligé de se reposer à la montagne.

C'est la vie normale d'une communauté qui grandit, d'une famille spirituelle vivante.

Les valeurs sur lesquelles elle se fonde et grandit sont celles proposées à Marina Videmari par l'abbé Biraghi. Tout bon père, d'ailleurs, ne propose à ses enfants que les valeurs qu'il considère valables et importantes.

Quelques jours avant l'entrée à Cernusco de Giuseppa Rogorini di Castano, le 11 septembre 1838, il lui écrit : « Vous aurez la consolation d'être l'une des premières à fonder cette maison et à promouvoir une œuvre si bonne. [...] Et qu'importent les critiques des gens ? Servons le Seigneur et sauvons notre âme : voilà ce qui compte. Au moment de la mort, quel bonheur d'avoir quitté ce monde, conservé sa virginité, aimé notre Seigneur et éduqué de jeunes filles ! [...] En somme, c'est une véritable grâce du Seigneur ; puisque le Seigneur vous appelle, suivez sa voix et vous en serez heureuse. »

Il lui recommande d'être humble, persévérante et de fixer son regard sur le Seigneur. Le 21 novembre 1838,

pour consoler Giuseppa Rogorini, désorientée à cause de l'abandon de ses premières compagnes, il lui écrit : « Ce que vous avez lu dans la lettre adressée à notre chère Giuseppa Caronni, ne doit pas vous troubler. [...] Celui qui abandonne tout, fait un grand sacrifice. Regardez les Apôtres : Matthieu renonça à de grandes richesses pour suivre le Christ ; Pierre et André quittèrent leur pauvre barque pour suivre le Christ. Leur sacrifice fut aussi cher à Jésus. C'est notre cœur que le Seigneur regarde. Et vous, avez-vous sacrifié tout votre cœur à Jésus ? Etes-vous prête à vivre pauvre, humble, chaste, obéissante ? Et bien, vous avez fait un grand sacrifice, un sacrifice très cher au Seigneur. Mais avoir commencé c'est encore peu de chose. Le plus difficile c'est de persévérer jusqu'à la fin. Cependant ne comptez pas sur vous-même, mais placez toute votre confiance en Jésus, notre Sauveur. »

D'autres filles rejoignirent les rangs de la communauté : la demande de partager la vie des premières marcelines restait constante.

La lettre qu'il adressa à Rosa Capelli, l'une des premières à entrer dans la congrégation en août 1839, en témoigne. Elle était déjà Supérieure à Cernusco, quand, le 24 décembre 1860, il lui écrivit : « Il vous faut, donc, de la magnanimité de cœur, de la générosité dans les sacrifices, de la pureté d'intention et une étude constante de la vie de Jésus pauvre, humble, souffrant, plein de charité. Voilà nos obligations, voilà nos amours [...] Je vous souhaite tout cela, et prie le Seigneur Jésus, qui s'est fait enfant et est venu parmi nous ; je le prie pour vous et pour toutes vos très chères sœurs que j'aime dans le Seigneur et que j'espère revoir toutes dans la gloire de Jésus, dans le royaume des cieux. »

Les années passaient, les demandes d'admission dans la nouvelle congrégation ne tarissaient pas. Le 20 dé-

cembre 1874, l'abbé Biraghi écrivit à Sœur Catherine Locatelli, une des premières élèves de Vimercate, qui entra dans la Congrégation en 1854 et devint Supérieure de la Maison de Gênes : « Exhorte vous les unes les autres à l'esprit d'oraison, à vivre dans la présence de Dieu, à fortifier votre amour pour Jésus Christ ; ayez à cœur la pauvreté, la patience et une grande union de charité. Que Jésus, Marie et Joseph soient toujours avec vous. »

Mgr Biraghi fut proche de ses filles jusqu'au à la fin de sa vie, comme en témoigne une de ses dernières lettres datées du 17 mars 1879, adressée à Giuseppa Rogorini, à l'occasion de la saint Joseph : « Demain matin, je prierai ce grand saint pour qu'il continue de vous protéger et pour qu'il prenne toujours soin de votre famille. [...] Et vous, en tant que Supérieure de la maison, tâchez de suivre ses admirables exemples de patience, d'obéissance envers Dieu, d'amour pour son travail, ses exemples de sérénité et de confiance en Dieu. [...] A nous, maintenant, d'être prêts au grand pas. Et Dieu, qui nous a déjà donné des arrhes en nous appelant à l'état religieux, parachèvera son œuvre en nous donnant aussi la couronne éternelle. Ainsi soit-il. Recevez mes salutations et priez pour moi. Bien à vous en Jésus Christ, Louis Biraghi, prêtre. »

Tout au long de sa vie, son seul et unique désir, avait été Jésus et l'accomplissement de sa volonté. C'est pour cela que ses derniers mots furent : « Que la volonté de Dieu soit faite. »

Le charisme des Marcellines

Ce que l'abbé Biraghi proposait aux Marcellines est exprimé et résumé, dans la *Règle*, rédigée en 1852 : « Le

but premier pour lequel cette Congrégation a été érigée est l'éducation des jeunes filles ; vous toutes, mes très chères filles, devez être persuadées de la grande importance de votre vocation, et y correspondre avec grand zèle. [...] Vous recevez ces fillettes de Dieu et c'est en son nom que vous devez veiller sur leurs corps et sur leurs âmes et les éduquer. A Lui, le grand juge, vous en rendrez compte comme de la chose la plus chère à son cœur. Heureuses êtes-vous, car en accomplissant avec zèle et persévérance cette sainte et difficile mission, vous recevrez au ciel, aussi bien la récompense des Vierges, que celle des saints Apôtres et Martyrs. » (*Règle*, Chapitre 6, n. 1 et 3).

Lancé sur cette voie, il continua à les encourager et le 21 décembre 1857 il leur écrivit : « Mes chères filles, nous devons réparer les fautes des autres et compenser le grand bénéfice de l'Incarnation[...] puisse Jésus voir que nous lui rendons amour pour amour et que nous imitons son exemple de patience, d'obéissance, d'humilité, d'innocence. C'est le remerciement qu'il attend de nous. [...] Mes chères filles, vous l'aimez ; aimez-le davantage et bien plus encore. »

Il est important qu'elles, les Marcellines, témoignent par leur vie ce qu'elles enseignent : « Aimez-vous, mes très chères filles, aimez-vous les unes les autres : car c'est là le commandement de Jésus Christ, son commandement nouveau, le signe distinctif des disciples de Jésus Christ. Si on vous appelle sœurs, c'est parce que vous devez effectivement vous considérer comme des sœurs en Jésus Christ. Evitez de peiner vos sœurs par la moindre parole ou la moindre action ; ne vous laissez pas aller à des querelles ou des litiges. Au contraire, sachez céder opportunément à l'opinion des autres, apprenez à mutuellement vous rendre service et à réciproquement vous

honorer. Et, s'il vous arrive d'offenser une de vos sœurs, demandez-lui pardon immédiatement. » (*Règle* de 1853, chapitre III)

Il était donc important que les sœurs s'aiment l'une l'autre, pour que leurs élèves puissent comprendre combien elles étaient aimées par elles et de Dieu. « Enfin, faites en sorte que les élèves sachent que vous voulez véritablement leur bien, pour que, dans les futurs aléas de la vie, elles vous ouvrent leur cœur avec confiance et reçoivent ainsi quelques bons conseils de leurs mères éducatrices ».

La charité de la culture

L'abbé Biraghi demandait à ses religieuses d'aimer les élèves de la même façon qu'elles aimaient Dieu. A lui elles devraient rendre compte de chacune d'elles et de Lui elles recevraient la récompense tant espérée : « Les fillettes que vous conduirez au salut seront à leur tour votre salut. Au jour de la mort elles rediront à Jésus Christ, le Juge Suprême, les paroles du jeune Tobie (chap.12) : *Père, elle nous a conduites saines et sauves dans le voyage de notre jeunesse* » (*Règle*, chapitre II).

Il leur demandait d'aimer le savoir comme moyen de rendre service et comme devoir. Cette même sollicitation il l'adressait aux séminaristes à qui il avait indiqué la science comme l'un des devoirs de leur ministère sacerdotal. Dans le *Chatechismus Ordinandorum* on lit : « Le prêtre doit posséder la science humaine et la science divine, il doit aimer la prière et les exercices de la vie ascétique, il doit être enflammé de ferveur pour la gloire de Dieu et pour le salut des âmes. »

Lui-même, l'avait, d'ailleurs, mis en pratique tout au long de sa vie. Toutes ses oeuvres en témoignent, à partir de la première vulgarisation des *Confessions* de saint Augustin jusqu'aux études ambrosiennes, qui lui permirent de retrouver le précieux sarcophage de saint Ambroise.

Le pape Pie IX l'en félicita quand il le reçut en audience privée le 19 novembre 1864. Mgr Biraghi en informa aussitôt Mère Marina Videmari : « Je reviens de l'audience que le saint Père m'a accordée. Quel jour heureux pour moi ! Je fus introduit tout de suite après l'abbé De Merode. Dès qu'il me vit, il dit : "Voilà le chanoine de Milan qui travaille tant à la gloire de Dieu par ses écrits et par ses bonnes œuvres : je vous bénis de grand cœur". Et il ne voulut pas que je lui baise le pied ; il me donna à baiser sa main. Ensuite, il m'invita à m'asseoir auprès de lui. Aussitôt, il me parla de saint Ambroise, de sainte Marcelline, du diocèse etc. Je lui répondis : "Votre Sainteté, savez-vous qu'à Milan j'ai fondé une famille religieuse, les Marcellines, approuvée par l'archevêque Romilli ?" Il me répondit : "Je le sais, je sais tout le bien qu'elles font ; je le vois bien : de nos jours c'est aux religieuses de sauver la foi. Je les bénis toutes et je vous charge de leur porter ma bénédiction, ainsi qu'à tous ceux qui les assistent et les soutiennent". Alors j'ajoutai : "Ces religieuses sont approuvées par l'Archevêque du diocèse, mais à présent, j'aimerais savoir s'il est possible de demander l'approbation apostolique et comment y parvenir". Le saint Père me répondit : "D'abord grandissez et épanouissez-vous ; quand les temps seront devenus plus stables, revenez me voir ; alors je vous donnerai de tout cœur mon approbation apostolique [...]". Quel aimable vieillard ! Quelle humilité et quelle douceur ! Un vrai saint ! »

Ces quelques lignes sont très touchantes. Elles représentent la plus éminente approbation du charisme des Marcellines et du discernement de Mgr Biraghi. Ainsi le Pape souhaitait-il que les Marcellines soient telles qu'elles étaient : missionnaires de la foi, sœurs de la charité, tout particulièrement de celle qui forge le cœur de l'homme, non seulement par la foi, mais aussi par la culture.

L'abbé Biraghi en était convaincu depuis toujours. A l'appui, voici deux lignes d'une lettre écrite le 21 janvier 1865 à l'illustre archéologue des catacombes romaines, Jean Baptiste De Rossi : « Je souhaite de tout cœur [...] pouvoir coopérer à tout ce grand bien que vous faites en faveur de la science et de la religion. »

Ce sont des mots qui me rappellent l'introduction de l'encyclique de Jean Paul II, *Fides et Ratio* : « La foi et la raison sont comme les deux ailes qui permettent à l'esprit humain de s'élever vers la contemplation de la vérité. C'est Dieu qui a mis au cœur de l'homme le désir de connaître la vérité et, au terme, de Le connaître lui-même afin que, Le connaissant et L'aimant, il puisse atteindre la pleine vérité sur lui-même. »

Voilà à quoi doivent aspirer les Marcellines et le clergé formés par Mgr Biraghi. Voilà à quoi nous devons tous aspirer, nous qui sommes appelés à servir et à témoigner le Seigneur dans ce nouveau millénaire. Jean Paul II, dans son exhortation apostolique *Novo millennio ineunte*, nous laisse cette consigne : « face au mystère de la grâce infiniment riche de dimensions et d'implications pour la vie et l'histoire de l'homme, l'Eglise elle-même ne finira jamais d'approfondir sa recherche, en s'appuyant sur l'assistance du Paraclet, l'Esprit de vérité (cf. Jean 14, 17), qui doit précisément la conduire à la plénitude de la vérité (cf. Jean 16, 13). »

CHAPITRE V

« Marie versa le parfum sur les pieds de Jésus » (Jn. 12, 3)

Préface

L'onction que Marie accomplit a une signification messianique. Marie proclame que l'Oint du Seigneur, qui réalise la prophétie d'Isaïe (cf. 61, 1-3) et auquel Jésus lui-même fait allusion dans son discours à la synagogue de Nazareth (Luc 4, 16-21), est arrivé. « Une année de bienfaits est accordée par le Seigneur » une année de grâce, au cours de laquelle sera donné à chacun « de l'huile de joie au lieu du désespoir du deuil, un chant de louange au lieu d'un cœur attristé » (Isaïe 61, 3). *Aujourd'hui* cette prophétie de joie s'est avérée en Jésus. « Cette parole de l'Écriture, que vous venez d'entendre, *aujourd'hui* s'accomplit » (Luc 4, 21). *Aujourd'hui*, l'homme est libéré du péché, *aujourd'hui* s'ouvre à nous la joie du Paradis.

Ce n'est pas un hasard si *l'aujourd'hui* du discours de Nazareth, par lequel Jésus débute sa mission publique, revient au moment de sa mort sur la croix. En s'adressant au bon larron, crucifié à ses côtés, il lui dit : « *Aujourd'hui* tu seras avec moi au Paradis » (Luc 23, 43). Voilà l'annonce de la libération du péché, qui l'introduit à partager la joie de Jésus Crucifié.

Marie, en versant de l'huile parfumée sur les pieds de Jésus, montre à tous les présents que Jésus est le Messie qui donne la joie. Marie, en versant de l'huile parfumée sur les pieds de Jésus célèbre l'avènement du royaume. La salle, où ils sont réunis pour le repas, représente le *paradis*, le *Royaume*. Cette maison, remplie du parfum du nard, signe de l'amour messianique, devient le paradis, le Royaume, le lieu de l'exultation. Enfin Celui qui apporte la joie est arrivé !

Il en est toujours ainsi : celui qui verse le nard de l'amour, exprime l'éternelle actualité du Royaume, ou mieux, il transforme ce monde en paradis terrestre, où Dieu se promène en compagnie de l'homme et lui donne la joie de sa présence et de sa communion.

Celui qui répand le nard de l'amour reçoit une invitation : « Viens. Réjouis-toi de ma joie. Je l'ai préparée pour toi. »

C'est bien ce qui arrive aux saints, hommes et femmes, qui malgré leur faiblesse, se fient à Jésus, comme le bon larron de Luc, et le prient avec amour, en le servant de tout leur cœur.

La réputation de sainteté

A la mort de Mgr Louis Biraghi s'éleva unanime un chœur de louanges. L'abbé David Albertario dans *l'Observateur Catholique* écrivit : « Mgr Biraghi a fait valoir ses raisons auprès de Dieu et a préparé des défenseurs pour les confirmer. Heureux celui qui sait accumuler tant de mérites pour la patrie éternelle pendant son rapide passage sur la terre ! » *La Persévérance*, journal catholique, qui affichait des positions différentes par

rapport à l'*Observateur*, le définit « un grand et vénérable personnage [...] comparable, par ses qualités, à un ancien Père de l'Eglise » et il préconisait que « sa mémoire serait éternelle ». Le *Corriere della Sera*, bien qu'ouvertement laïciste, s'inclina devant Mgr Biraghi, car il avait su « concilier religion et amour de la patrie » : le plus grand éloge que le *Corriere* pût faire de lui !

L'abbé Louis Talamoni, le bienheureux fondateur des sœurs *Miséricordines*, dans son discours pour les obsèques de Mgr Biraghi à Cernusco sur Naviglio, le 14 août 1879, n'eut aucun doute : « Consolerez-vous, car son âme, belle de vertus et riche de mérites est déjà bienheureuse au ciel ». Quelque temps après, l'abbé Jules Tarra eut des paroles encore plus prometteuses, car il parlait de Mgr Biraghi comme d'un *intercesseur* à la guise des bienheureux et des saints : « Il est un nouveau Père de notre Eglise milanaise, un des anges gardiens de notre patrie, un astre nouveau dans notre ciel [...]. Alors, nous tous les croyants, essuyons nos larmes, levons les yeux au ciel et consolons-nous, en invoquant sa protection et sa paternelle bénédiction ».

Les années passaient, mais le souvenir de Mgr Biraghi ne s'éteignait pas : voilà l'un des signes les plus sûrs de sa *réputation de sainteté* auprès du peuple chrétien.

Cinquante ans après sa mort, en 1929, Mgr Angelo Portaluppi écrivit, son profil spirituel : « Celui qui lira ce profil découvrira sans aucun doute un prêtre doué de qualités remarquables, qui a su tirer profit des dons reçus de la nature et des faveurs de la Grâce. A une époque troublée par les passions et les intérêts des partis, complètement dévastée par les rancunes et la haine, il a laissé un témoignage de noblesse évangélique, de finesse spirituelle et de grands sentiments patriotiques. »

Mgr Portaluppi avait remarqué chez Mgr Biraghi deux critères d'évaluation de sa sainteté : il avait vécu de manière *remarquable* les enseignements de l'Evangile et il en avait laissé un "noble témoignage".

Le Procès de Béatification

Le 1^{er} février 1966 l'archevêque de Milan Mgr Jean Colombo accueillit la demande des Marcellines et inaugura le procès de béatification et de canonisation de Mgr Biraghi. Une telle décision faisait preuve de discernement, puisqu'à l'époque — et jusqu'en 1969 — la très dure discipline des procès canoniques était encore en vigueur. Cela explique pourquoi, sur une période de presque 400 ans, furent peu nombreux les bienheureux et les saints reconnus par la Congrégation pour les Causes des Saints. Le simple fait d'entreprendre ce procès indiquait une profonde conviction au sujet de la sainteté de Mgr Biraghi. Le Cardinal Colombo en personne en donna confirmation le 20 avril 1967, au cours d'une visite pastorale à la paroisse Saint-Paul de Milan ; à cette occasion il se rendit à l'école maternelle, dirigée par les sœurs Marcellines, et leur dit : « Vous, les Marcellines, avez le bonheur d'avoir été fondées par un saint, un prêtre de notre diocèse qui nous est particulièrement cher ».

Quatre-vingts ans s'étaient écoulés depuis la mort de Mgr Biraghi. Le procès canonique se déroula selon le modèle du procès historique, une procédure introduite par Pie IX, concernant tous les procès où il n'était plus possible de recueillir les attestations des témoins oculaires, *de visu*, comme on dit, mais il fallait s'appuyer sur la documentation historique. On constitua une *Commission Historique* formée de noms illustres, tels que Mgr

Charles Marcora, docteur de la *Bibliothèque Ambrosienne* et Mgr Antoine Rimoldi, professeur d'histoire de l'Eglise au séminaire de Milan ; parmi ceux-ci, se trouvait aussi une religieuse marcelline, sœur Mary Ferragatta, l'historienne de la congrégation, qui connaissait plus que tout autre les documents concernant Mgr Biraghi. La Commission Historique travailla pendant trois ans et le 21 novembre 1969 informa le cardinal Colombo que l'on pouvait procéder *ad ulteriora*, se réservant de continuer ses études pour des plus amples renseignements. Elle termina ses recherches le 19 mars 1977.

Il fallait alors prouver que la réputation de sainteté, dont Biraghi avait joui, était restée intacte, ou mieux, qu'elle avait grandi au fil du temps ; cette réputation consolidée dans ses motivations et ses contenus, ne devait être, en aucun cas, construite intentionnellement en employant des formes de culte non fondées. Le 6 octobre 1971, le cardinal Colombo constitua un Tribunal chargé de l'enquête et en délégua la présidence à son auxiliaire, Mgr Louis Oldani, abbé de Saint-Ambroise. Mgr Oldani mourut le 5 août 1976 et fut remplacé par un autre évêque auxiliaire, Mgr Libero Tresoldi.

On célébra deux procès : celui sur le *non culto*, du 10 novembre au 1er décembre 1971 et celui plus spécifique concernant la *réputation de sainteté*. Ce dernier dura presque cinq ans : du 30 mai 1972 au 21 juin 1977. Les Actes furent ensuite envoyés à la *Congrégation pour les causes des Saints*, à Rome, pour l'étape suivante.

La révision de la *Congrégation romaine* dura longtemps : le 6 mars 1979 tous les écrits du Serviteur de Dieu furent approuvés et le 9 septembre 1992 le procès fut déclaré valable dans sa totalité ; on confia alors à Mgr Jean Papa la tâche de guider la rédaction de la *Positio*, confiée à une collaboratrice externe : sœur Giuseppina

Parma. La *Positio*, très savamment rédigée par cette religieuse marcelline, fut approuvée par le nouveau Rapporteur Général de la Congrégation pour les causes des Saints, le Père Eszer, le 8 mars 1995 et publiée le 13 mars suivant.

La *Positio* fut présentée aux *Consulteurs historiques* de la Congrégation, qui l'approuvèrent à l'unanimité le 31 octobre 1995. Il fallait maintenant attendre l'avis des *Consulteurs théologiens*, qui, à l'unanimité, donnèrent un avis favorable le 6 mai 2003.

Le cardinal Jean Colombo

Alors qu'à Rome le procès de béatification suivait son cours, à Milan les occasions de commémorer et de faire connaître le Serviteur de Dieu, Mgr Biraghi, devinrent de plus en plus fréquentes. D'éminentes personnalités du monde ecclésiastique, civil et culturel en parlaient de plus en plus. Nous nous limitons à signaler ce que les archevêques de Milan ont dit.

Le cardinal Jean Colombo évoqua la figure de Mgr Biraghi lors d'une commémoration officielle, tenue le 27 octobre 1979 au séminaire de *Corso Venezia*, à Milan. Son intervention fut d'une grande envergure ; le cardinal Colombo n'hésita pas à affirmer que Biraghi était « un homme d'une vie intérieure profonde, toute centrée sur un unique amour, l'amour du Christ, de qui il apprit la force de la croix et la beauté de la charité ».

Le cardinal Carlo Maria Martini

Le cardinal Martini sollicita l'*iter* de béatification de Mgr Biraghi auprès de la curie romaine et manifesta l'intérêt de l'Eglise ambrosienne à ce sujet. Il l'exprima de façon solennelle, le 8 octobre 1996, en adressant au Saint-Père une *Supplication*, signée par tous les évêques de Lombardie. « Très Saint Père, nous estimons qu'il serait bon de béatifier le Serviteur de Dieu, Mgr Louis Biraghi et de proposer son témoignage de vie, non seulement aux fidèles de l'Eglise, mais aussi aux hommes et aux femmes de notre temps ; il serait bon de le montrer en exemple pour l'importance qu'il accorda à l'éducation, en vue du bien de la société et d'un avenir de paix et de justice. [...] En outre, sa béatification pourrait offrir aux prêtres et aux séminaristes le modèle d'un confrère et d'un maître qui éduqua à se laisser former quotidiennement et incessamment par la parole de Dieu et qui exhorta à n'épargner aucun effort pour l'annonce de l'Evangile [...]. Pas moins significatif serait le rappel à la beauté de la virginité consacrée pour amour de Jésus Christ et de ses frères, si bien représentée par l'Institut qui porte le nom de la sœur de saint Ambroise. »

Le miracle

Entre temps, on se demandait quel miracle prendre en considération pour mettre le point final au procès de béatification. En fait, les attestations de grâces et de miracles reçus par Dieu, grâce à l'intercession du Serviteur de Dieu Mgr Biraghi ne faisaient pas défaut. On décida de présenter le cas de guérison de sœur Lina Calvi, une religieuse marcelline, frappée, en octobre 1993, de para-

lysie à la partie inférieure du corps et guérie le 8 janvier 1994 : tout à coup, la sensibilité et la mobilité de ses membres inférieurs se rétablirent, tant et si bien que la religieuse recommença à travailler pour la communauté des Marcellines de Quadronno, comme responsable de la garde-robe.

Le procès *super miro* se déroula du 20 mai au 8 août à Milan, mais la conclusion solennelle n'eut lieu que le 23 octobre 1998.

Après l'approbation des Consultants Théologiens, le 6 mai 2003, on présenta aux *Pères Evêques et Cardinaux*, la *Positio monumentale* rédigée par sœur Giuseppina Parma. Ceux-ci l'approuvèrent le 7 octobre 2003. Grâce à ce long examen, le 20 décembre 2003, Jean Paul II attesta que le Serviteur de Dieu avait « pratiqué à un degré héroïque les vertus théologiques de la foi, de l'espérance et de la charité, aussi bien envers Dieu qu'envers son prochain ; de même il avait pratiqué les vertus cardinales de la prudence, de la justice, de la tempérance et de la force et les vertus qui y sont attachées ». Le Pape, donc, le déclara *Vénérable*.

Quelques jours auparavant, le 4 décembre 2003, le *Conseil Médical* de la *Congrégation pour les causes des Saints* déclara que la guérison de sœur Lina Calvi était inexplicable et au printemps suivant les consultants théologiens, ainsi que la *Commission des Cardinaux* et des Evêques déclarèrent que le miracle devait être attribué à l'intercession du Vénérable Serviteur de Dieu Louis Biraghi. Par conséquent, Jean Paul II le 20 décembre 2004 promulgua un décret par lequel il approuvait le miracle, ouvrant ainsi la voie à sa béatification.

Elle aurait dû avoir lieu au printemps 2005, mais du fait de la mort de Jean-Paul II, il fallut attendre que le

pape Benoît XVI promulgue les nouvelles normes pour la célébration des béatifications des bienheureux dans leurs diocèses d'appartenance, cela pour souligner le lien entre la célébration de béatification et l'Eglise locale. Les nouvelles procédures furent publiées le 29 septembre 2005.

Le cardinal Dionigi Tettamanzi

Enfin, le 7 décembre 2005, en la solennité de saint Ambroise, à la fin de la célébration eucharistique célébrée dans l'ancienne basilique, où les reliques du saint patron de Milan sont conservées, le cardinal Dionigi Tettamanzi, donna la nouvelle tant souhaitée :

« Très chers fidèles, avant de conclure cette célébration j'ai une heureuse nouvelle à vous annoncer : la béatification prochaine du Vénérable Mgr Louis Biraghi (1801-1879).

Je désire vous en informer ici, dans cette basilique, car Mgr Biraghi, grâce à ses études, a contribué à la découverte des corps de saint Ambroise, de saint Gervais et de saint Protas, que nous vénérons, depuis lors, dans la Crypte de cette même basilique.

Je désire vous l'annoncer ici, parce que, à l'exemple de saint Ambroise, qui avec passion s'intéressa à la formation de ses jeunes presbytères, Mgr Biraghi fut pendant trente ans un éducateur passionné des séminaristes de ce diocèse ; il accompagna vers le sacerdoce des centaines et des centaines de jeunes, entre autres le bienheureux Jean Baptiste Mazzucconi, qui fut martyrisé en Océanie il y a cent cinquante ans.

Je désire vous l'annoncer ici, parce que Mgr Biraghi fut pendant vingt-cinq ans docteur de la Bibliothèque

Ambrosienne, dont les membres appartiennent au glorieux Chapitre de cette basilique ; mais aussi, parce que c'est en ces lieux que nous vénérons les reliques de sainte Marcelline : c'est sous la protection de la sœur de saint Ambroise que Mgr Biraghi voulut mettre l'institut religieux féminin qu'il fonda en collaboration avec Marina Videmari.

C'est une grande joie pour nous tous d'apprendre que le Saint-Père, Benoît XVI, a décrété que le Vénérable Mgr Biraghi sera proclamé bienheureux le 30 avril 2006, dans la cathédrale de Milan.

Ce sera la première béatification à avoir lieu dans notre cathédrale.

Nous remercions Dieu pour le don de ce nouveau bienheureux ambrosien et nous invoquons sur nous tous, et en particulier sur les sœurs Marcellines sa bénédiction. »

Oui, que le bienheureux Louis Biraghi nous bénisse du Ciel et nous accorde de l'imiter, afin de parvenir avec lui à la joie de Dieu ; qu'avec lui nous puissions un jour respirer le parfum du nard qui embaume d'amour le paradis.

Envoi

Mgr Biraghi a été parmi nous comme le parfum du nard. Le parfum du nard de sa sainteté s'est répandu dans la grande maison de Dieu qui est le monde, grâce à ses élèves et à ses disciples, qui allèrent jusqu'en Océanie. Jean Baptiste Mazzuconi, Charles Salerio et tous les autres qui les suivirent, répandirent les graines de l'évangile dans ces terres, en les irriguant, parfois, avec le sang du martyr et le dur travail de la mission.

Le parfum du nard de sa sainteté s'est répandu chez les Marcellines. Fascinées par son projet de charité, elles, choisirent d'aimer et de servir des jeunes filles, dont on se souciait si peu à cette époque. Qui aurait pensé qu'elles seraient l'objet d'attentions et de formation ? On prenait en considération les hommes, mais pas leurs épouses ; on prenait en considération les jeunes ambitieux qui faisaient leurs débuts en société, mais pas leurs mères, discrètes et casanières. Les Marcellines sont appelées à répandre le parfum du nard, le parfum de l'amour de Dieu, dans des terres nouvelles, car la charité ne connaît ni trêve, ni repos, ni limites : tout pays est la maison de la charité ; toute heure est l'heure de la charité « Des pauvres – disait Jésus quand le nard était versé sur ses pieds – vous en aurez toujours », ils seront toujours avec vous (cf. Jean 12, 8).

Le parfum du nard symbolise la *Civilisation de l'amour* : les Marcellines contribuèrent à la diffuser, grâce à l'éducation qu'elles prodiguèrent à l'une de leurs plus illustres élèves, la future mère du pape Paul VI. Ce dernier a été désigné, par la suite, comme le prophète de la civilisation de l'amour. Je lis toujours avec vive émotion la prière prononcée par Paul VI à conclusion de l'Année Sainte 1975 : « Ce n'est pas la haine, ce n'est pas la lutte, ce n'est pas l'avarice qui seront sa dialectique, mais l'amour, l'amour générateur d'amour, l'amour de l'homme pour l'homme. Ce n'est pas quelque intérêt provisoire et équivoque qui l'inspirera, ni une condescendance imprégnée d'amertume et d'ailleurs mal tolérée, mais l'amour même que nous te portons, à toi, ô Christ, découvert dans la souffrance et dans le besoin de notre semblable, quel qu'il soit. La civilisation de l'amour l'emportera sur la fièvre des luttes sociales implacables et donnera au monde la transfiguration tellement attendue de l'humanité finalement chrétienne. »

Chaque fois que j'entends ces paroles, je pense à sa mère, Judith Alghisi, qui sut comprendre et soutenir la finesse d'esprit et l'intense sensibilité de son fils, le futur pape Paul VI, apparemment si austère. Elle sut également lui transmettre l'expérience de la beauté de l'amour.

Judith Alghisi avait été éduquée par une religieuse marcelline, la bienheureuse Marie Anne Sala, qui lui apprit à porter un regard de tendresse et de bonté sur l'homme et le monde. Elle transmet à son fils ces mêmes valeurs.

Le parfum du nard, jailli de la sainteté de Mgr Biraghi, continue à se répandre : c'est le secret des saints, qui savent susciter des disciples, même des siècles après leur mort.

Je pense à tout cela quand je lis la prière d'un de nos séminaristes. En priant et en méditant le passage évangélique de l'onction de Béthanie, il s'éleva jusqu'à la contemplation de Dieu.

Alexandre, comme les séminaristes formés par Mgr Biraghi désirait ardemment devenir prêtre. Après son bac il était entré au séminaire, débordant d'enthousiasme et désireux de se consacrer à Dieu. Quelques mois après son entrée, il fut frappé par une maladie rarissime : une myélodysplasie foudroyante.

Il lutta de toutes ses forces, soutenu par l'amour de ses parents et de son frère, lui aussi séminariste. J'admire les parents d'Alexandre, qui ont su si généreusement offrir au Seigneur le fils qu'Il leur avait donné. Je ne peux pas passer sous silence les paroles que sa mère prononça au chevet de son fils défunt. Introduite dans la chambre, où son fils était encore étendu dans le lit où elle l'avait vu souffrir et lentement mourir, elle dit : « Le Seigneur me l'a donné. Le Seigneur me l'a enlevé. Que le nom du Seigneur soit béni. »

Alexandre demandait une seule chose aux médecins : pouvoir vivre assez longtemps, pour arriver à dire sa première messe. Pendant un très douloureux prélèvement de moelle épinière, qui servait à contrôler l'état de sa maladie, le personnel soignant cherchait à rendre moins durs ces moments d'inévitable souffrance ; ils plaisantaient tous et Alexandre les laissait faire avec son sourire désarmant et ses boutades, qui, tout en dissimulant avec pudeur la douleur, témoignaient le courage de sa foi. Ils étaient tous en train de plaisanter, quand, tout à coup Alexandre dit sur un ton de voix qui révélait la vérité de son cœur : « Oui, ça va ! Docteur, je ne désire pas grand chose, je vous demande de me faire vivre encore quatre ans, le temps de devenir prêtre. Je vous demande le

temps de célébrer une messe ; ma messe. Une seule fois : une messe qui les vaut toutes. Docteur, le temps d'une messe ! » Le silence tomba dans la salle. Les gestes se firent rapides et encore plus délicats, pendant que des larmes coulaient des yeux des présents. Mais deux ans plus tard Alexandre succomba à sa maladie et, maintenant, il concélébre la divine liturgie à l'autel du Père, qu'il avait tant cherché et désiré.

Durant tous ces longs mois d'espoir et de douleur il avait tenu un journal intime, splendide témoignage du cœur d'un jeune amoureux de Dieu, en marche vers Lui. Il contient beaucoup de prières. Entre toutes, il y en a une qui m'a toujours touché. Alexandre parle du *pot de nard*, « conservé pour l'ensevelissement de Jésus » (cf. Jean 12, 7), presque un signe de son propre enterrement. Alexandre réfléchit sur le parfum du nard, qui se répand dans « toute la maison » (Jean 12, 3). Voici son commentaire : « Qu'est-ce qu'il y a de plus beau qu'être avec Jésus Christ ? Si j'arrivais seulement à me donner et à me répandre comme l'huile du nard sur ses pieds... »

Il en fit l'incipit de sa plus belle prière :

Seigneur Jésus
je veux être pour toi
comme ce petit pot d'huile de nard
que Marie versa sur tes pieds.

Je veux être comme le nard
pour marcher avec toi,
pour aimer avec toi les personnes
que nous rencontrons quotidiennement ;
je veux être un instrument de révélation
de ta présence.

D'après le parfum que je dégagerai,
tous prendront conscience que tu es présent..

D'après le parfum que je dégagerai,
tous s'apercevront
de ta présence,
de ton amour.

Consomme-moi entièrement, Seigneur.
Ne permets pas qu'aucune goutte soit gaspillée.
Place-moi où tu voudras.
Fais que ma façon d'agir,
ma façon de rayonner ta présence
jaillisse toujours de toi
et non pas d'amours insignifiants,
d'amours superficiels.

Moi aussi, comme cette huile et comme Marie,
j'ai choisi la partie la meilleure
qui ne me sera pas enlevée.

Aide-moi à te saisir, Jésus.
Ne permets pas que la vie
et ses aléas parfois étranges et surprenants
m'éloignent de toi.

J'ai trouvé un trésor,
une perle précieuse.
Je ne puis gâcher
une si belle et grande occasion.

Tant qu'il y aura des jeunes animés par de tels sentiments, nous ne pouvons pas nous décourager. Mgr Louis Biraghi et Alexandre Galimberti : si loin l'un de l'autre dans le temps — le premier ouvrait le XIX^e siècle, le second nous a quittés à l'aube du troisième millénaire — sont, cependant, unis par un idéal commun. Pour l'un, comme pour l'autre, Jésus était tout ; il était la perle précieuse ; pour amour de Lui, rien n'était excessif.

Quand Jésus est avec nous, la vie et la mort se rencontrent. Lui seul est la source, le commencement, le but, la fin, la vie.

Fiche biographique du Bienheureux Louis Biraghi

- 1801 2 novembre : il naît à Vignate (Milan).
- 1803 Sa famille s'établit à Cernusco sur Naviglio (Milan).
- 1807 Il reçoit le sacrement de la confirmation.
- 1813 Il entre au Séminaire de Castello, au-dessus de Lecco.
- 1825 28 mai : il est ordonné prêtre dans la cathédrale de Milan.
- 1824-33 Il est chargé de l'enseignement du grec et des lettres aux Séminaires de Monza et de Saint Pierre à Sévésio.
- 1834-49 Il est directeur spirituel au Séminaire Théologique de Milan.
- 1835 Il rencontre Marina Videmari.
- 1838 22 septembre : il ouvre le premier Pensionnat des Marcellines, à Cernusco sur Naviglio (Milan).
- 1841 Il ouvre le deuxième Pensionnat des Marcellines à Vimercate (Milan).
- 1843 Il renonce à la fondation d'un Institut de prêtres missionnaires dans la ville de Milan.
- 1849 Novembre : déchargé de la direction spirituelle au Séminaire, il enseigne la théologie

- dogmatique au Séminaire Théologique.
- 1850 Avec Mgr Angelo Ramazzotti il collabore au projet de fondation de l'Institut des Missions Etrangères de Milan.
- 1852 13 septembre : Erection canonique de l'Institut des Sœurs de Sainte Marcelline.
- 1854 9 novembre : Il ouvre à Milan, rue Quadronno, le troisième Pensionnat.
- 1855 11 juin : il est nommé docteur de la Bibliothèque Ambrosienne.
- 1858 4 novembre : il ouvre l'externat de rue Amedei à Milan.
- 1862 29 juin : Pie IX le charge de trouver une entente dans les controverses du clergé milanaïs.
- 1864 Au cours des travaux de restauration, il découvre, dans la basilique Saint-Ambroise, la châsse sépulcrale du saint. Il est nommé Sous-Préfet de la Bibliothèque Ambrosienne.
- 1868 Il ouvre un nouveau Pensionnat à Gênes-Albaro.
- 1873 3 octobre : Suite à la découverte du sépulcre de saint Ambroise, il est nommé Prélat Domestique de Pie IX.
- 1874 Il ouvre un Pensionnat à Chambéry (Savoie).
- 1879 11 août : après une courte maladie, Mgr Biraghi meurt à Milan, au Pensionnat de rue Quadronno
- 1966 1^{er} février : le Cardinal Jean Colombo, archevêque de Milan, accueillant la demande des Marcellines, procède à l'ouverture de la

- cause de béatification et de canonisation de Mgr Biraghi.
- 1971-72 A Milan se tient le procès sur les vertus et la réputation de sainteté du Serviteur de Dieu Louis Biraghi.
- 1995 31 octobre : les consultants historiens de la Congrégation pour les causes des Saints approuvent à l'unanimité la *Positio*.
- 1998 Juillet-octobre : A Milan se tient le procès sur la validité de la guérison de sœur Lina Calvi, attribuée à l'intercession du Serviteur de Dieu Louis Biraghi.
- 2003 20 décembre : Jean Paul II proclame Mgr Biraghi, vénérable.
- 2004 20 décembre : Jean Paul II approuve le miracle attribué à l'intercession du vénérable Louis Biraghi.
- 2006 30 avril : Benoît XVI proclame bienheureux Louis Biraghi par une lettre confiée au card. Saraiva Martins. Celui-ci en fait lecture publique, sur la place de la cathédrale de Milan, lors de la concélébration eucharistique, présidée par le cardinal Tettamanzi.

Table des matières

Preface	7
Introduction	15
<i>Chapitre I.</i>	
Et la maison s'emplit de la senteur du parfum	23
<i>Chapitre II.</i>	
Marthe servait, Lazare était l'un des convives	37
<i>Chapitre III.</i>	
Six jours avant la Pâque	57
<i>Chapitre IV.</i>	
Laissez-la faire ... Les pauvres vous les aurez toujours avec vous	87
<i>Chapitre V.</i>	
Marie versa le parfum sur les pieds de Jésus	113
Envoi	123
Fiche bibliographique de Mgr Louis Biraghi	129